

JOURNAL  
HELVÉTIQUE,  
OU  
ANNALES LITTÉRAIRES  
ET POLITIQUES

DE l'Europe, & principalement de la Suisse.

DÉDIÉ AU ROI.

---

. . . . *Profit nostris in montibus ortum!*  
Enéide, liv. IX.

---

OCTOBRE 1781.



A NEUCHÂTEL,  
De l'Imprimerie de la Société Typographique.





# JOURNAL

## DE NEUCHÂTEL.



*Les Contemporaines*, par M. RETIF DE LA  
BRETONNE.

QUOI! ne ferai-je jamais que journaliste, critique, homme de goût?.. Et si je suis frappé du mérite d'un ouvrage, si le génie d'un auteur m'étonne, si j'admire le courage avec lequel il répète à son siècle les leçons oubliées des sages, si je sens vivement l'importance de sa morale pour le bonheur du genre humain, me fera-t-il défendu d'en parler avec enthousiasme?... Quoi! en devenant journaliste, j'aurais donc renoncé à sentir le génie? Le livre que j'aurai dévoré, qui aura opéré une révolution dans mon esprit, auquel je dois de nouvelles idées intéressantes, dont la lecture m'aura profondément occupé, quelquefois ému: ce livre original, on ne voudra me permettre de l'annoncer que froidement!...

« Et ce sont les *Contemporaines*, dont vous venez nous parler sur ce ton! s'écrieront à la fois toutes les

A ij

femmes de goût , & tous les gens du bon ton. Un roman ! moins qu'un roman : des historiettes , presque toutes invraisemblables , & souvent indécentes ; écrites d'un style qui n'a rien de fort agréable ; où tout est bizarre , pensées , langage , orthographe : voilà le chef-d'œuvre qui vous transporte ! Qu'en aimez-vous si fort ? . . . Sa bizarrerie ? . . . Ou si ce ne serait point l'esclavage auquel cet auteur prétend condamner les femmes ? . . . » Ce que j'en aime ! Je vais répondre. Mais qu'on m'écoute , de grace , sans prévention : & vous , femmes , excellente partie du genre humain ! ne refusez pas d'entendre la justification , l'éloge de l'auteur , qui vous a honorées , comme je vous crois dignes de vouloir l'être , en vous disant des vérités instructives ; vérités dont vous profiteriez , j'en suis sûr , si l'adulation même de ces hommes vils , qui vous dégradent en vous flattant , ne détruisait leur effet. L'hommage intéressé de l'homme frivole vaut-il donc à vos yeux la sincérité de l'homme de bien ? Punirez-vous celui - ci d'avoir trop bonne opinion de vous ? Et ne voudrez-vous jamais voir que c'est le rebut de notre sexe qui rampe servilement à vos pieds ? . . . Nous sommes le *premier sexe* , vous le *second sexe* , comme s'exprime M. Rétif de la Bretonne : eux , ils ne sont , pour ainsi dire , que le troisième . . . Revenons. Je disais donc que c'est aux femmes qu'il faut prêcher ; que c'est à elles qu'on peut prêcher avec le plus d'espérance de succès ; que c'est au troisième sexe

qu'il faut s'en prendre de l'inefficace des instructions données au second, par lequel la réforme doit commencer, & qui est naturellement très-disciplinable... Mais essayons de raisonner de suite & de mettre quelque ordre dans nos idées.

M. Rétif de la Bretonne a vu que le mariage, cette belle institution, dont l'inventeur, si c'était une institution humaine, aurait mérité des autels, ne faisait presque plus que des malheureux : cette chaîne si légère & si douce ne fait plus que gêner, étreindre, accabler de son poids ceux qui la portent. Il l'a vu : car il vivait à Paris . . . hélas ! & quand il aurait vécu en Suisse ? . . . il l'a vu, & il en a cherché les causes.

Il s'est très-bien apperçu que le mariage à vie est en quelque sorte, s'il est permis de le dire, une institution contre nature, quelque sainte, utile & respectable qu'elle soit : en sorte que, pour y trouver le bonheur qu'elle seule peut procurer, il faut absolument veiller sur soi-même, être sur ses gardes, prendre des arrangemens & des précautions, munir & fortifier de toutes parts un bonheur sans cesse exposé à mille attaques.

Il a donc fait le tour de la place, il l'a visitée en-dedans & en-dehors, pour en reconnaître les endroits faibles, pour voir où il fallait de nouveaux ouvrages, où il ne fallait que réparer les anciens qui tombaient de vétusté : il a tout examiné.

Il a trouvé qu'on se mariait sans préparation, sans

système , sans plan de conduite ; que les gens mariés ne sentaient point assez l'impossibilité d'être heureux autrement que l'un par l'autre ; que les femmes mariées négligeaient trop cette pudeur qui fournit à l'amour ses traits les plus inévitables , qui sanctifie une passion terrestre & peut seule en prolonger le charme ; que les filles même n'avaient point cette réserve attirante , qui donne du prix à la moindre faveur , & guérit l'amant préféré de toute jalousie ; que dans leur première éducation , l'on permettait aux hommes à leur égard un langage peu convenable & des familiarités dont l'imbécille sécurité des mères ne savait pas prévoir les conséquences. Voilà ce qu'il a pensé , ce qu'il a eu le courage de dire . . . dans notre siècle ! . . . & le talent de mettre en action. Et vous ne voulez pas que je l'admire !

Ce n'est pas tout , & voici son crime.

Il a observé que les femmes négligeaient les qualités de leur sexe , pour essayer de courir après les qualités du nôtre ; qu'elles s'instruisaient plus qu'une bonne mère de famille n'a besoin de l'être ; qu'elles s'aguérissaient ; qu'elles devenaient amazones ; qu'à tous égards , même pour l'habillement , elles se rapprochaient trop des hommes ; que par ce rapprochement apparent , contraire aux vues de la nature , les deux sexes ne font en effet que s'éloigner l'un de l'autre , comme deux pièces faites pour s'emboîter l'une dans l'autre & qu'un ouvrier sans intelligence vou-

drait rendre entièrement semblables , cesseraient de se convenir. Cet abus a choqué l'auteur : « Il faut , dit - il , que le sexe des caractères soit différent. C'est la nature qui l'a voulu. Insensés ! pourquoi vous tourmentez-vous si fort à gâter son ouvrage ? Vous croyez - vous plus sages qu'elle ? »

Il a observé que , par une suite de cette manie de vouloir rendre tout égal entre les deux sexes , les femmes , enhardies à réclamer contre les loix de la nature , de la société , de la religion , ne voulaient plus entendre parler de soumission dans le mariage ; enforte que , comme il l'a très-bien dit dans un autre de ses ouvrages , *aujourd'hui il n'y a plus que les rois & les crocheteurs qui soient maîtres chez eux , & qui conservent l'autorité maritale.* Il a osé s'indigner , se déchaîner sans ménagement contre cette morale si chère aux femmes : il s'est emporté contre les doucereux philosophes qui la prêchent. *Dieu vous confonde !* leur a-t-il dit dans sa colère ; *périssè votre exécration système !* « Femmes ! a-t-il sans cesse répété , c'est à vous à obéir ; reconnaissez votre dépendance ; soumettez-vous à l'autorité de l'homme ; rentrez dans l'ordre , & ne vous plaignez pas de cet ordre ; il n'est pas moins avantageux pour vous que pour nous , & vous ne sauriez être heureuses qu'autant que vous vous y conformerez : votre empire même est dans la soumission ; par elle vous pouvez régner. »

L'écrivain qui annonce avec force ces grandes

vérités, qui les met dans tout leur jour, ne méritent-ils pas la reconnaissance de tous ceux qui aiment le bien? Je dirai de ses ouvrages ce qu'il dit lui-même de ceux d'un autre auteur : « *Ils sont du moins bons à quelque chose ; tant d'autres ne sont bons à rien !* »

Ce n'est pourtant toujours qu'un romancier. . . Ce n'est qu'un romancier ! Ce ton m'échauffe, quand je l'entends prendre à nos femmelettes philosophes. Hé ! n'est-ce donc rien qu'un bon romancier ?

*Ille per extentum funent mihi posse videtur  
Ire . . . meum qui partus inaniter angit,  
Irritat, mulcet, falsis terroribus implet,  
Ut magus.*

Un peu moins de dédain pour ce genre. J'ai déjà eu l'occasion de m'expliquer là-dessus ; & je pense, comme M. Mercier, que nos littérateurs ont pris le parti commode de mépriser les romans, parce qu'ils n'en savent pas faire.

D'ailleurs, que pouvait faire de mieux M. Rétif de la Bretonne que de mettre sa morale en action? On la lit au moins. S'il l'eût mise en discours, on ne l'aurait pas lue. Et puis Rousseau, son prédécesseur, le disait en nous donnant l'Héloïse, *il faut des romans aux siècles corrompus*. J'ajouterai avec lui : « que n'ai-je vécu dans un tems où je dusse dire du mal des *Contemporaines*, où ce fût un livre inutile, un ouvrage à jeter au feu ! »

Qu'on ne me dise pas que ce ne sont ici que des historiettes. Ne voyez - vous pas , lecteur superficiel ! que ces historiettes ont un but commun , qui est de vous donner un cours de moyens d'être heureux en ménage ? Ce ne sont donc pas des nouvelles isolées & qui ne tiennent point l'une à l'autre : au mérite d'être courtes & amusantes , elles joignent celui de former un ensemble ; elles s'expliquent , se limitent , se soutiennent les unes par les autres. Elles contrastent quelquefois : ainsi vous avez *la Vertueuse malgré elle* & *la Vertu inutile* , *la Belle-laide* & *la Jolie-laideron* , *la Bonne* & *la Mauvaise mere* , *les Progrès de la vertu* & *les Progrès du libertinage* , *le Mari pere* & *l'Epouse mere* , *le Mari dieu* & *la Femme dieu*.

Quant au reproche d'in vraisemblance , je ne le comprends pas. Plusieurs de ces nouvelles me paraissent d'une singularité piquante ; aucune invraisemblable. Est - il invraisemblable qu'en dix ans la France fournisse à un chercheur d'anecdotes fix - vingt aventures tout-à-fait extraordinaires ? Dans le même espace de tems , notre petit pays m'en fournirait une trentaine.

Je n'aurais pas même fait mention de cette critique frivole , si je n'avais voulu à cette occasion parler du *Vraisemblable romanesque*. En quoi consiste - t - il ? Serait - ce à ne dépeindre que des caractères communs , à ne raconter que des aventures ordinaires ? Non : il est très - vraisemblable que le romancier ait

choisi pour sujet de sa narration des événemens rares. L'art de la vraisemblance consiste donc à conserver à chaque personnage sa physionomie, dans quelque situation qu'on le mette; à le faire agir dans les circonstances les plus étranges, comme il est naturel qu'il agisse; à ne pas trop multiplier dans le cours de la même histoire les incidens surprenans; sur-tout peut-être à éviter ces coups de théâtre usés, ces résurrections de gens qu'on croyait morts, ces reconnaissances arrangées, ces machines qui sortent tout-à-coup de dessous terre à l'instant où le romancier en a besoin.

Robinson est-il vraisemblable? Si j'en juge sur le simple tissu de ses aventures, non; cela est trop extraordinaire: si j'en juge par la manière dont elles sont racontées, oui; ce n'est point ainsi qu'on invente. Moins la chose est vraisemblable en elle-même, plus elle a l'air d'être vraie, lorsque d'ailleurs tout, jusqu'aux moindres détails, est d'un naturel frappant. C'est alors qu'on se dit: « il faut bien que l'original de ce portrait existe quelque part; il ne saurait être de fantaisie; tous ces traits, si bien assortis, n'ont pas été rassemblés au hasard. Jamais, il est vrai, je ne vis rien de semblable; mais on ne me persuadera pourtant pas que ce soit là un ouvrage de pure imagination. Ce portrait ressemble je ne fais à quoi; mais il ressemble. »

Or, en ce sens, je soutiens que l'auteur des *Contemporaines* n'a presque jamais manqué à la vraisem-

blance. . . Dans les *Contemporaines*, s'entend : dans le *Payfan perverti*, c'est autre chose.

Soit : mais , après tout cela , bien des gens m'ont encore demandé quel si grand mérite je pouvais donc trouver dans ces *Contemporaines*. Elles ne sont pas si bien écrites , me disait-on. . . Et quand cela serait ? . . . Pourvu qu'elles soient bien fortement & profondément pensées. Cependant raisonnons.

Il n'y a rien , dites-vous , de bien merveilleux dans le style de ces nouvelles ; où en est l'agrément ?

J'accorde qu'il n'est ni fleuri , comme celui de Dorat ; ni léger & enjoué , comme celui de Voltaire ; ni onctueux & coulant , comme celui de Rousseau ; ni délicat , comme celui de Lafayette ; ni piquant , comme celui de Crébillon ; ni rapide à la manière de celui de Mad. Riccoboni. . . Et qu'en résulte-t-il ? Que l'auteur a une manière à lui , comme tout homme de génie.

Le caractère distinctif de son style , c'est qu'il est naturel ; & c'est à force d'être naturel qu'il devient original ; c'est à force d'être naturel que , se prêtant sans contrainte aux idées de l'auteur , il est si souvent plein de vigueur & d'énergie. S'il n'a pas le poli , la fraîcheur , le coloris , les graces , le brillant , l'esprit , & en général *ce qui plait aux dames* ; s'il n'est pas imagé , sentimental , ( qu'on me passe les expressions néologiques ) il est pensé , il est vrai . . . & n'est-ce rien ? C'est ce qui plait aux hommes ; mais il n'y a plus guère d'hommes de nos jours.

Il semble pourtant que l'auteur ait aussi voulu montrer qu'il n'aurait tenu qu'à lui d'avoir ce genre de mérite. Je m'engage à extraire des seize volumes de *Les Contemporaines* cinquante pages écrites aussi agréablement qu'il soit possible d'écrire. Autant il y a de force dans le *Mari pere* & dans la *Quinzenaire*, autant je trouve d'agrémens dans le *Modele*, le *Premier amour* & le *Mari dieu*. De plus, presque toutes les fois que M. Rétif de la Bretonne fait un avant-propos à son conte, presque toutes les fois qu'il se permet une digression sur quelque idée de morale, qui lui est particulière, son style s'anime, s'embellit & se colore. Lisez, par exemple, le commencement de l'*Epouse mere* & la fin de la *Dédaigneuse*.

On a reproché à ses conversations d'être longues, traînantes, désagréables à lire; & je n'oserais dire que ce reproche soit tout-à-fait sans fondement. Mais ce défaut même, si c'en est un, ne tient-il pas à la fidélité avec laquelle il rend les objets tels qu'ils sont? Peut-être cela est-il écrit un peu trop comme on parle.

L'auteur aurait-il soupçonné lui-même que ces conversations pourraient bien être ennuyeuses? Aurait-il eu, en les écrivant, un petit sentiment d'ennui? Ce qui porterait à le croire, c'est qu'il les finit très-souvent par un &c.

Son seul mérite n'est pas d'avoir un style naturel. Un journaliste a dit fort heureusement qu'il avait une manière d'écrire *expéditive*; & je ne saurais mieux

faire que d'emprunter cette expression. Quelles grandes & essentielles qualités de style dans un narrateur que d'être naturel & expéditif ! Ce sont , à mon gré , ses deux premiers devoirs.

Le troisieme est de faire penser. Et jamais je n'ai lu de roman qui donnât à penser autant que les *Contemporaines*. Par-tout vous trouvez quelque vue nouvelle , quelque idée originale : à l'instant quelquefois où vous y pensez le moins , la nue s'entr'ouvre & l'éclair brille. Ce sera un mot dit en passant , un détail qui semble ne tenir à rien , une observation légère , dont vous ne vous étiez jamais avisé. Voyez le *Joli pied* : ce titre ne promet guere. . . Eh bien , si vous le lisez avec intelligence , vous y trouverez à penser. Voyez le *Modele* : ce n'est qu'un jeu d'imagination ; & pourtant que de traits épars , qui décelent une profonde connaissance du cœur humain ! Ce peintre , que tous les attraits de la jeune fille qui lui sert de modele n'émeuvent point , que son amour naïf ne touche point , & qui devient éperdument amoureux d'elle quand il la voit faire de rapides progrès dans le dessin ; ce même artiste , séparé de son amante , cruellement dupé , marié avec une femme qu'il n'aime point , qu'il ne connaît pas même , & passant toutefois assez doucement sa vie , parce que , toujours occupé de son métier , *il n'eut pas , autant qu'une foule de gens de par le monde , le loisir d'être malheureux . . .* cela n'est-il pas charmant ? N'est-ce pas la nature ?

Et comptez-vous pour rien cette inépuisable fécondité qui , après le *Paysan perversi* , & le *Nouvel-Abeilard* , & la *Vie de mon pere* , & la *Malédiction paternelle* , & je ne fais combien d'autres productions du même genre , nous donne encore seize volumes intéressans d'anecdotes , nous en promet deux autres , & prépare en même tems d'autres ouvrages plus sérieux ? . . . Oui ! je fais profession publique d'être admirateur , enthousiaste de Rétif de la Bretonne. Et si un style naturel , énergique , expéditif , si l'originalité , la fécondité du génie , si un esprit observateur , si une morale profonde & courageuse ne justifient pas pleinement mon admiration , je ne fais plus ce qu'il faut admirer.

Mais il est bizarre ! . . . Sans doute. Et , s'il ne l'était en rien , ferait-il homme de génie ?

Mais il est inégal ! . . . Il est vrai que dans seize volumes il n'est pas toujours également intéressant , toujours également fort de pensées & de style. Quand un fleuve traverse une immense étendue de pays , est-il surprenant que son cours se ralentisse quelquefois , que ses eaux soient moins profondes ou moins limpides , que son lit se resserre , que ses bords deviennent de tems en tems escarpés ?

Mais il manque de goût ! . . . Eh ! ne passerez-vous donc rien du tout au génie ?

Deux sectes opposées déchirent aujourd'hui la république des lettres. Les uns ne veulent entendre

parler que de goût , & les autres que de génie. Les partisans du goût brisent sans pitié tous les autels du génie , traitent Homere de bavard , Milton de fou , Shakespéar d'enragé , Crébillon d'énergumene. Les partisans du génie sont d'autres furieux , qui ne font cas d'un ouvrage qu'autant qu'on y a méprisé le goût , qui vont dénigrant Horace & Virgile , Racine & Boileau , parce que tous ces gens-là avaient du goût.

Or ne croyez pas pour cela que ces zélateurs du génie en aient. Non : seulement ils manquent de goût... Et ne croyez pas non plus que ceux qui se battent si chaudement pour la querelle du goût . . . & injurient avec tant de goût tous ceux qui en manquent , soient des Boileaux. Ce n'est pas cela : mais ils sentent bien qu'ils n'ont pas du génie.

Pour moi , je pense qu'il est juste de pardonner quelques écarts au génie , & j'excuse très-volontiers les péchés que commet contre le goût un auteur qui s'empare de moi , comme le fait celui dont je parle. Mais j'avoue que j'aimerais mieux qu'il eût moins souvent besoin de pardon. . . Et il ne tiendrait qu'à lui.

Mais il est indécent ! . . . Entendons - nous. Car enfin , si la décence est très - respectable , la fausse délicatesse ne l'est point. Cette accusation , que répètent en chœur toutes nos honnêtes femmes , vaut la peine d'être discutée & examinée à fond.

Il est vrai que ce n'est pas ici un livre qu'une femme doive se faire lire par un jeune homme ; il faut qu'elle

le life seuls. Car l'auteur, qui regrette *les mysteres de la bonne déesse*, semble quelquefois vouloir les rétablir, & s'en faire le Hyérophonte. Je ne dirai pas que son ouvrage ne doive pas être mis entre les mains d'une jeune fille : au contraire ; mais je voudrais qu'elle le lût avec sa mere. Plusieurs avis, dont les femmes ont besoin & qu'on ne fait comment leur donner des choses qu'il est bon qu'elles trouvent quelque part, & qui ne peuvent s'exprimer sans une indécence apparente, il les dit simplement, sérieusement, gravement, comme on doit les dire. Y a-t-il là de quoi le taxer d'indécence ? . . . Femmes honnêtes ! sachez-lui gré, & de ses salutaires conseils, & de la sage maniere dont il vous les donne.

Un traité de médecine, l'excellent traité de l'*Onanisme*, par exemple, est-ce un livre indécet ? . . . Eh bien ! les *Contemporaines* sont un ouvrage de *médecine morale*, qu'il faut juger d'après les mêmes principes.

Les détails en sont licencieux, me dit-on : pourquoi n'a-t-il pas un peu plus gazé les objets ? . . . Pourquoi ! . . . Voici sa réponse : je la transcrirai mot à mot.

« Plus les paroles sont honnêtes, plus les idées pénètrent dans le cœur ; au lieu qu'une peinture nue est repoussante pour toute ame qui n'est pas corrompue ; elle ne délecte que les libertins décidés, sans néanmoins faire sur eux une impression profonde. »

Dans la *Fille séduite*, si les détails étaient présentés

sentés avec plus de ménagement , le tableau produirait-il autant d'effet ? Dans *la Surprise de l'amour* , si certaines scènes étaient supprimées , ou représentées un peu moins au naturel , la leçon ferait-elle aussi utile ? Qu'on m'indique l'endroit où l'auteur a peint le vice d'une manière dangereuse. N'a-t-il pas soin d'en montrer toujours les suites affreuses ? Ne dit-il pas par-tout aux filles , *soyez chastes & sévères , même avec l'amant aimé : aux femmes , soyez fidelles , & conservez dans le mariage toute la pudeur des vierges : aux maris , respectez la pudeur de vos femmes ?* Son ouvrage n'est-il pas une leçon continuelle de pureté ? La faiblesse y demeure-t-elle jamais impunie ? Si quelquefois elle vous paraît dépeinte d'une manière séduisante , lisez jusqu'au bout , & vous verrez que le but de l'auteur , en vous peignant les objets tels qu'ils sont , n'a été que de vous apprendre mieux à vous défier de ces perfides apparences , qui vous empêchent de prévoir le plus triste avenir.

Qu'est-ce qu'un romancier ? Le peintre des mœurs. Les mœurs sont corrompues : les hommes , comme il l'observe très-bien , au lieu d'être *amoureux* , ne sont plus que *desireux* . . . & vous voudriez qu'il donnât à ses *Contemporaines* l'innocence des bergères de l'Astrée ? Briserez-vous donc le miroir trop fidèle , qui vous montre la difformité de vos traits ?

Réservez , femmes honnêtes , réservez votre indignation pour cette indécence de société qui n'est

Octobre 1781.

B

bonne à rien , pour ces équivoques infâmes , pour ces manières libres , familières & peu respectueuses , pour ces propos à demi libertins , qu'on se permet tous les jours devant vous & avec vous. . . Mais pour la prétendue indécence , qui a un but , un usage , qui est morale , qui sert à instruire & à corriger , n'en faites pas un crime à l'écrivain vertueux , dont vous devriez plutôt admirer le courage , louer les intentions & honorer le zèle.

Quant à l'imputation , plus grave encore , qu'on lui fait de vouloir imposer aux femmes le joug de l'autorité maritale & de prétendre opiniâtrément que le beau sexe n'est que le second sexe . . . que vous dirais-je ? Je comprends combien une femme chrétienne doit préférer à toute cette morale le joli article *Adultere* des *Questions encyclopédiques* , & le charmant commentaire ironique du même moraliste sur le précepte incivil & suranné de saint Paul : *Femmes , soyez soumises à vos maris*. Je le comprends. Mais je prie les femmes de considérer que M. Rétif de la Bretonne veut qu'on les adore , & qu'il les avertit de leurs vrais avantages. *Le Bourru vaincu par l'amour* , *la Dédaigneuse* , *le Mari fourd* & *la Femme aveugle* , & plusieurs autres de ces nouvelles , ne lui mériteront-elles donc point son pardon pour *le Mari pere* ? Tout ce que je dirai , c'est qu'il est certainement avantageux pour une femme que son mari lise cet ouvrage , comme il l'est pour lui qu'elle le lise , comme

il l'est pour des enfans que leurs parens le lisent. . .  
C'est donc un excellent livre.

Rendre au doux amour son empire  
Et sanctifier son délire;  
Conserver à la volupté  
Le charme de l'honnêteté:

voilà le but de cet écrivain , & il l'a rempli : n'a - t - il pas bien mérité de ses semblables ?

Après cela , que m'importent ses petits défauts ? Que m'importe son goût excessif pour les pieds mignons , auxquels il revient sans cesse avec une complaisance marquée ? Que m'importe le ton brusque qu'il prend quelquefois ? *Non ego paucis offendar maculis.* Ce n'est pas que je ne voie toutes ces taches aussi bien qu'un autre ; mais à peine , selon moi , valent - elles la peine d'être relevées.

Je fais qu'un journaliste doit avoir deux yeux , l'un pour les beautés , l'autre pour les défauts d'un ouvrage ; & je serais bien fâché qu'on pût me reprocher d'être borgne , comme le sont presque tous mes confreres. Si je le suis , au moins le principe qui m'a-veugle est - il excusable ; au moins ne suis-je borgne qu'à demi , puisque je vois les défauts & n'en persévère pas moins dans mon enthousiasme.

Convenons que M. Rétif manque de goût ; convenons qu'il écrit trop & ne travaille pas assez ses ouvrages ; convenons que , sur la quantité de ses

nouvelles, il y en a deux ou trois qui se ressemblent trop, & quelques autres assez faibles; convenons que de deux, qui font contraste, il n'y en a presque jamais qu'une bonne; convenons que les derniers volumes ne valent pas les premiers. Tout cela est vrai, & tout cela n'empêche point que l'auteur ne soit incontestablement notre meilleur romancier.

Et encore, dans ces derniers volumes, le petit conte villageois de *S'entend-bien*, dans *le Mari sourd & la Femme aveugle*, est un chef-d'œuvre d'agrément & de naïveté. . . Il n'est pas long; je l'insérerai dans mes *Fugitives*.

Disons encore quelque chose de l'orthographe de l'auteur. Lorsque je rendis compte, il y a deux ans, du *Nouvel Abailard*, je critiquai ses innovations: tout bien pesé, j'en suis devenu partisan, & je les trouve raisonnables.

Que fait l'*x* à la fin des mots *heureux*, *époux*, *jaloux*, &c? Pourquoi ne pas écrire *heureus*, puisqu'on dit *heureuse*, *heureusement*; *épous*, puisqu'on dit *épouse*, *épouser*; *jalous*, puisqu'on dit *jalouse*, *jalouse*? Nous avons la lettre *j*: que ne l'employons-nous toujours dans les syllabes *je*, *ji*, au lieu de donner sans nécessité un double son à la lettre *g*? Qui empêche qu'on n'écrive *paje*, *imaje* & *imajination*? Le *g* ferait notre *gué*, comme en allemand, & l'*j* s'appellerait *jé*: l'enfant qui épele ne dirait plus ridiculement *gé*, *a*, *ga*; il dirait *jé*, *a*, *ja*, & *gue*.

*a*, *gua*. Nous avons distingué le *v* de l'*u*, & l'*j* de l'*i* : ne ferait-il pas tout aussi raisonnable, puisque l'*s* a deux sons dans notre langue, & que nous avons l'*s* rond & l'*s* alongé, de les distinguer l'un de l'autre, en employant l'*s* rond par-tout où il se prononce comme un *z* ; *chose*, *maison*, &c. & réservant l'*s* alongé pour les mots où il se prononce fortement, *son*, *siens*, *transes*, &c. ? On écrivait autrefois *desia*, *tousiours*, *auoir* ; on écrit *déjà*, *toujours*, *avoir* : le changement proposé n'est pas moins naturel. Pourquoi écrire *garçon* ; & non pas *garson*, qui vient de *gars* ? Pourquoi ne pas distinguer *glace*, qui vient du latin *glacies*, d'une *glasse* de miroir, qui vient de l'allemand *glas* ?

Tout cela est assurément plus raisonnable que le frivole changement d'*oit* en *ait*, imaginé par M. de Voltaire, que je n'approuve & ne suis point, quoiqu'il plaise à mes typographes de m'imprimer ainsi. La seule chose que j'aurais à objecter à ces réformes, c'est qu'il en faudrait bien d'autres. Ainsi, tout ou rien.

Au reste, M. Rétif s'est plaint qu'on avait cabalé auprès d'un journaliste pour l'engager à dire du mal de son livre : ne s'est-il point trompé ? ... Si je lui disois que, de tous ceux à qui j'ai parlé de son ouvrage, je suis le seul qui l'admire ; qu'il y a beaucoup de gens qui me font l'honneur de ne pas concevoir que je puisse manquer de goût à ce point-là, & qui sou-

rient de mon enthousiasme ; que , si je tenais moins à mon opinion , on m'en aurait fait changer : il comprendrait que , sans qu'il y ait de cabale , il aura partout un fort parti contre lui. . . Mais , lecteur ! si vous n'aimez pas les *Contemporaines* , lisez l'*Aveugle par amour* : ce fera bien mieux votre fait. C.



*L'Aveugle par amour : par l'auteur de Stephani & de l'Abailard supposé. A Paris , chez GUEFFIER , 1781.*

LE nom même de l'auteur est un titre à l'indulgence. On ne pardonnera peut-être pas à un journaliste de juger sévèrement les productions négligées d'une femme aimable , pleine d'esprit , pleine de graces , pleine de mérite , & qui fait le charme de tous ceux qui la connaissent. . . Et pourtant qu'a de commun tout cela avec la bonté d'un ouvrage ?

Celui-ci , comme tous les autres , a ses beautés & ses défauts. Analysons , & le lecteur jugera.

Le roman est précédé d'une petite épître en vers à Mad. de la Fayette , où l'on trouve une idée qui m'a paru bien singulière. Il s'agit de Jean - Jacques Rousseau.

« Ah , que n'a - t - il pu te connaître ! »

« Prompt à se ranger sous ta loi , »

Ce mortel qui n'eut point de maître,  
 Aurait pris des leçons de toi.  
 Que dis - je ! . . . il eût plus fait peut - être.  
 On ne brave point le pouvoir  
 Des talens réunis aux charmes :  
 Forcé de te rendre les armes,  
 Sans t'aimer eût-il pu te voir ?

J'avoue que l'imagination m'a paru plaisante. L'orgueilleux & indomptable mortel aux pieds de Mad. de la Fayette, forcé de lui rendre les armes, & prenant d'elle des leçons, je ne fais quelles, d'urbanité sans doute : cela fait tableau.

A propos de quoi ce rapprochement ? Qu'y a-t-il de commun entre l'auteur de la *Princesse de Clève* & l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* ? L'un de ces romans est plein de délicatesse, & l'autre de feu ; l'un est galant, & l'autre passionné ; l'un intéresse, & l'autre brûle. On voit que l'un est l'ouvrage d'une femme de Paris, & l'autre d'un homme qui avait le goût de la solitude. Ils se ressemblent si peu, que celui qui aimera l'un des deux jusqu'à l'enthousiasme, ne doit goûter que très - médiocrement l'autre.

L'auteur de ce roman revient ensuite à soi ; & c'est pour convenir modestement que l'habitude de sentir la prive de l'heureux don de peindre. Il semble au contraire que cet heureux don est inséparable de l'habitude de sentir : il en est le fruit. Dans le cœur

est la source de l'éloquence, du *bien dire*, dans tous les genres. *Pectus est quod disertos facit.*

L'*Aveugle par amour* a pour épigraphe ce vers de Voltaire, assez mauvais selon moi :

Mourante (a) pour lui seul, je mourrais consolée.

J'y aurais volontiers substitué ces deux vers de La Fontaine.

Avec plus de raison nous aurions le dessus,  
Si mes confretes lavaient peindre.

C'est un roman entrepris pour la défense des femmes, en l'honneur des femmes. . . *N'est-ce donc*, y dit quelque part l'auteur, *n'est-ce que mon sexe qui fait aimer ?* Et il est certain que l'héroïne du roman aime plus, ou autrement au moins, que je ne saurais aimer.

Vous connaissez ce *joli conte moral* de Marmontel, où une tendre amante, dès qu'elle apprend la triste nouvelle que son cher Lindor est devenu borgne, ne s'en soucie plus : & voilà que l'on juge tout un sexe sur de jolies phrases. . . Cela est injuste ; il faut le juger sur l'*Aveugle par amour*.

Eugénie, belle, riche (b), sensible, perdit ses

(a) Il fallait *mourant*, & non pas *mourante* : c'est le participe, & non l'adjectif. On dit bien *une femme mourante* ; mais on ne dit pas *sa femme, mourante pour lui, s'estimerait heureuse*.

(b) A propos de riche . . . une femme sensée de ma connaissance fait aux *Contemporaines* un reproche que

parens fans cet âge heureux , le plus heureux de tous ;  
( a ) où le plus vif chagrin naît à peine qu'il s'efface ; & ses regrets firent craindre pour sa vie.

Un tuteur négligent , comme la plupart des tuteurs , la mit dans un couvent ; & content de lui avoir donné beaucoup de maîtres , à qui il recommanda de lui apprendre tout ce qu'ils prétendaient savoir ; il ne la vit presque point.

Elle se forma cependant d'elle-même. Religieuses , maîtres , gouvernantes , & sur-tout le tuteur s'en attribuerent l'honneur ; & la modeste Eugénie crut leur devoir beaucoup de reconnaissance.

Cependant on la caressait sans l'aimer ; on l'avait prêchée sans l'instruire ; on la dirigeait sans la connaître. C'est ce qui n'arrive que trop souvent. C'était toujours à sa raison que l'on donnait des éloges ; & elle n'agissait que par sentiment.

A seize ans , son tuteur vint lui annoncer un établissement brillant ; c'était le duc d'Offane. Il vanta

j'ai trouvé raisonnable , & que méritent bien d'autres romans , sans excepter l'*Héloïse*. « Oui , disoit-elle ; mais il faudrait être riche. »

( a ) Pourquoi ces éternels éloges du bonheur de l'enfance , qui n'en est pas un ? Les enfans se réjouissent d'être grands , & les grands enfans voudraient redevenir petits. « C'est l'âge heureux , dit-on sans cesse. » En vérité , c'est être ingrat envers la nature. Malheur à qui se plaint d'être raisonnable & sensible ! Quel usage a-t-il donc fait de ces deux beaux présens de l'âge ?

sa figure, son rang, sa fortune. Elle s'informa de son caractère, il ne le connaissait point.

Quand ils se virent, Eugénie inspira de l'amour au duc. Le duc plein de mérite, mais d'un esprit sérieux & d'un maintien froid, n'obtint que l'estime d'Eugénie. . . Ah, femmes, femmes ! vous voilà bien ! Et c'est votre propre avocat qui trahit ainsi votre cause en la plaidant ! Vous ne savez pas que maintien froid cache souvent ame de feu, & qu'esprit sérieux est seul capable d'attachement sérieux.

Nos jeunes gens se séparent : le duc va voyager, & à son retour il doit épouser Eugénie. Le duc est inquiet, & Eugénie devient mélancolique.

Dans cet intervalle de tems, Eugénie devient l'amie intime de Mlle. d'Olmelle. Cette demoiselle d'Olmelle a un frere, jeune homme d'un caractère impétueux & porté à la jalousie, mais qui n'ayant pas sans doute le maintien froid & l'esprit sérieux, plaît à Eugénie. Elle s'avoue à elle-même son amour ; elle le mande au duc, qui en est au désespoir, & ne se permet pourtant pas une plainte. Le tuteur est moins patient ; il s'oppose de toutes ses forces à l'inclination de sa pupille, ( car d'Olmelle a peu de bien ) tient à son premier projet, emploie les menaces & les rigueurs ; le tout en vain. Quelles persécutions vaincraient la confiance de l'amour ? Quelle force séparerait deux cœurs bien unis ?

Ainsi les tourmens de l'amour ont déjà commencé

pour Eugénie, & elle se trouve heureuse de souffrir pour celui qu'elle aime. ( a )

Enfin le tuteur meurt, se repent, fait Eugénie son héritière, & la laisse maîtresse d'elle-même.

Mais d'Olmelle a été obligé de la quitter; il est auprès d'un oncle malade. Là on lui offre un riche parti qu'il refuse sans balancer. Ce refus offense Alamine, tante de la jeune personne refusée; mais elle cache son dépit, feint de s'intéresser à d'Olmelle, s'insinue dans son esprit, étudie son caractère, découvre son faible, & fait de son mieux le rôle diabolique de Jago dans Othello.

Après bien des préliminaires, elle lui rappelle le Lindor de Marmontel. « Eh bien, dit-il, ce n'est rien que d'être borgne: je surpasserai encore votre attente. Qu'aurez-vous à m'objecter? . . . Oui, oui, madame! sachez qu'elle va me croire aveugle.

Elle le croit. Vous ne soutiendriez point mon aspect hideux, lui a-t-il écrit. Pour lui épargner l'humiliation de paraître laid à ses yeux, par une délicatesse

---

( a ) Tel est le calcul de toutes les passions fortes. L'amour & l'amitié, comme la religion, disent au cœur de l'homme: *tu seras heureux, quand on te persécutera à cause de moi*; & l'ame passionnée éprouve toujours la vérité de cette promesse; tout ce qui renforce & approfondit le sentiment dont elle vit, augmente son bonheur; & qu'est-ce qui le renforce comme la persécution? Vous qui ne fûtes jamais persécutés! il manque quelque chose à votre bonheur.

où j'avoue que je ne comprends rien du tout, Eugénie prend le parti de renoncer aussi à la vue. Elle a une liqueur qui la fait perdre, *sans rien ôter aux yeux de leur éclat, de leur beauté, ni de leur expression.*

C'est au fond d'une cabane déserte, au milieu de la forêt la plus sombre, qu'Eugénie va consommer son sacrifice. Elle jette un dernier regard d'attendrissement sur cette belle nature qu'elle ne reverra plus, & fait usage de la liqueur *ténébreuse*, comme l'appelle poétiquement l'auteur.

Vous devinez le désespoir du coupable d'Olmelle; vous devinez qu'il veut se tuer; vous devinez qu'on l'en empêche. Ce n'est enfin qu'en considération d'Eugénie elle-même qu'il se pardonne; il ne vivra que pour elle.

Tout s'arrange. On fait passer l'aveuglement d'Eugénie pour l'effet d'une goutte fereine. Les deux amans se marient, & ils sont heureux. Alaminte enrage.

Trois ans se passent ainsi à la campagne dans une félicité qu'augmente encore le souvenir des peines passées.

Au bout de ces trois ans, des affaires pressantes les appellent à Paris. Ils s'y lient avec la nièce d'Alaminte, qui, après avoir été refusée par d'Olmelle, a épousé le duc d'Ossane. Cette nièce vaut encore moins que sa maudite tante. Elle donne des soupçons

à d'Olmelle , fondés sur ce qu'Eugénie a avec le duc d'Offane des entretiens secrets , dont elle lui fait un mystère à lui-même. Son but en cela est de ménager une surprise agréable à d'Olmelle , quand il apprendra que , par l'entremise du duc , les terres de sa femme ont été érigées en duché pour lui. Mais il est certain qu'Eugénie , connaissant le penchant incurable & avoué de son mari pour la jalousie , était tout au moins imprudente.

La perfide duchesse met auprès d'elle une femme séduite , pour la noircir par de faux rapports dans l'esprit de son faible & crédule époux. Elle se sert de toutes sortes d'artifices , fait jouer toutes sortes de ressorts , & parvient enfin à son but.

D'Olmelle croit Eugénie infidelle , & le devient lui-même par jalousie , dans un de *ces momens d'erreur auxquels il paraît prouvé* , nous dit l'auteur , *que le sexe de d'Olmelle est sujet.*

La duchesse n'a pourtant pas lieu de s'applaudir de son triomphe. A ces momens près , d'Olmelle n'a l'ame remplie que d'Eugénie ; il ne parle que d'Eugénie. Mais ces momens , *elle savait les faire naître ; & à ce prix , elle supportait tout le reste. . .* C'est aussi un trop dégoûtant & trop inconcevable avilissement.

Cependant le généreux duc d'Offane , dont l'amour pour Eugénie se renferme dans les bornes d'une amitié passionnée , travaille désintéressément à débarrasser d'Olmelle : je dis désintéressément ; car l'in-

fidélité de la duchesse n'excite que son mépris.

Abrégeons. D'Olmelle ne veut rien écouter. Eugénie désespérée prend le parti de se retirer dans ses terres. En chemin elle tombe malade dans une auberge. Il s'y trouve une vieille femme qu'on veut en chasser pour qu'Eugénie y soit mieux. Eugénie s'y oppose, & envoie même de l'argent à la vieille femme. C'est Alaminte : l'ingratitude de son avare niece l'a reléguée là. Jugez de ses remords. Elle reprend des forces, va poignarder son abominable niece & se poignarde après elle. Avant cela, elle avait aussi découvert que cette femme d'Eugénie, subornée pour la calomnier, était sa fille illégitime : elle était arrivée tout à point pour la voir expirer repentante, mais presque sans espoir. . . Dieu soit loué ! nous voilà débarrassés de toute cette canailleuse engeance !

Le hasard, favorable au dénouement du roman, amène aussi là le duc d'Ossane. Il a avec lui un oculiste ( & il est bien surprenant qu'on ne se soit pas avisé plus tôt d'en consulter un ). Mais il est trop tard. Eugénie est à l'extrémité.

Le duc court à d'Olmelle, a la patience de s'expliquer avec lui, le défabuse pleinement & le ramène.

Ils arrivent. Eugénie vit encore ; mais elle n'a plus qu'un souffle de vie & un faible reste de connaissance, qu'elle perd au moment où elle reconnaît son époux. Lui, furieux, se perce de son épée.

Je les croyais morts tout de bon l'un & l'autre,

Mais point: A force de tems & de soins , on vient à bout de les guérir tous les deux. De plus , Eugénie recouvre la vue , & met au monde fort heureusement un enfant dont j'avois oublié de vous dire qu'elle était enceinte. Qui l'aurait espéré ?

Ainsi le tems du bonheur recommence pour ces deux époux. . . « L'amour , après avoir épuisé sur eux tous les traits du malheur , leur créa des délices inaltérables , des raviffemens parfaits. S'il laissa ses ailes au reste des amans , si on les vit légers , indiscrets , perfides , ce fut fans doute pour cela que de jolies femmes prévoyantes exigèrent qu'au moins ces monstres-là eussent leurs deux yeux. » Cette phrase , qui termine le roman , est sûrement très-jolie & très-spirituelle ; mais je ne la comprends pas.

On vous apprend encore par un *post-scriptum* , que l'excellent duc d'Offane , défait , comme nous l'avons vu , de sa Mégère , épousa l'excellente sœur de d'Olmelle , & trouva en elle une seconde Eugénie.

Je ne me permettrai plus qu'une seule observation ; & ce sera sur le style de ce roman. Il a une singularité remarquable : c'est qu'au lieu de nous raconter tout simplement l'histoire d'Eugénie , l'auteur la *déclame*. Ce sont des exclamations continuelles , des apostrophes adressées à tout ce qu'on peut apostropher : à la Providence , *ô Providence ! si tu n'es pas aveugle ou barbare. . .* Aux personnages du roman , *ah , d'Ol-*

*melle ! d'Olmelle ! . . . Aux choses inanimées, ô lit d'hyménée ! trône de l'amour vertueux ! tu fus porté sur l'aile des anges ! Ce sont des réflexions en style oratoire ; par exemple, quand Eugénie vient de s'ôter la vue : infortunée Eugénie ! c'en est donc fait ! . . . Eh quoi ! ces yeux, ces yeux si beaux, si touchans, ces yeux qui ne cesseront point de porter le trouble dans tous les cœurs, ne reverront jamais la clarté ! . . . O pleurs de l'amour ! coulez sur son horrible triomphe ! Ce sont des expressions exagérées & recherchées : on s'idolâtre ; on se déifie ; on s'abyme dans le sein de quelqu'un. Tous les personnages parlent ce langage. Eugénie veut-elle dire qu'elle ne se résout à supporter la vie que pour l'enfant dont elle est enceinte ? elle dit : un cri, parti du fond de mes entrailles, est l'ordre affreux de me conserver.. D'Olmelle écrit-il à sa maîtresse ? il lui dit : j'implorerai votre Dieu, pour qu'il finisse mes maux, pour qu'il vous comble de félicité ; & il me pardonnera de ne reconnaître qu'Eugénie pour le mien. O que j'aime bien mieux la bonhomie religieuse d'un de mes compatriotes ! Ne sachant comment s'y prendre pour faire une déclaration d'amour, il la fit faire par procureur, mais en sa présence. Mademoiselle ! dit le procureur, monsieur tel vous adore. . . Non, interrompit brusquement le commettant, révolté de cette expression ; non, mademoiselle, je n'adore que Dieu.*

Revenons. . . Est-ce ainsi qu'on doit écrire, & sur-tout

sur-tout un roman ? Nous ne le croyons pas : nous pensons que le romancier doit se tenir caché derrière ses personnages ; que son grand art est de se faire oublier ; que , si de tems en tems il lui est permis de se montrer un instant , c'est une exception bien rare ! J'ai lu & relu l'*Héloïse* sans penser à Rousseau , sans voir que Julie : & dans *la Princesse de Clève* la narration , élégante dans sa simplicité , n'a rien qui vous rappelle madame de la Fayette ; vous n'êtes occupé que de son héroïne. C.



SHAKESPEARE. *Tomés IX, X & XI. Paris, 1781.*

CET étonnant Shakespeare ! . . . Chaque nouveau volume que j'en lis augmente , sinon l'admiration que j'ai pour lui , du moins la surprise qu'il m'inspire. A peine conserve-t-il quelques traits généraux de ressemblance avec soi-même : d'une pièce à l'autre il échange tout-à-coup de physionomie , comme on dit que Garrick en changeait à son gré ; & vous ne le reconnaissez presque plus.

Voici *la première & la seconde partie de Henri IV* , qui ne sont , pour ainsi dire , avec Henri V , qu'une énorme pièce historique en quinze actes ; dont Henri V est le héros. Le poète vous transporte avec lui , tantôt dans une taverne , tantôt dans le conseil des rois ; tant

Octobre 1781.

C

tôt sur un grand chemin , où l'on détrouffe les passans , & tantôt au milieu des champs de bataille. Vous le voyez tour-à-tour poliffon & généreux , mauvais plaisant & grave , guerrier intrépide , monarque accompli , vainqueur sans orgueil , amant à sa maniere . . . qui , certes , est bien originale ! . . . Mais commençons par parler du traducteur : nous reviendrons ensuite au poëte.

Shakespeare a trouvé dans M. le Tourneur un traducteur digne de lui. Je ne me lasse point d'admirer comment il manie notre langue. Ses traductions d'Osian , d'Young , de Shakespeare doivent naturellement faire époque : le français semble y avoir un nouveau caractère , de nouvelles ressources , des richesses inconnues. Je ne dis rien du faible Hervey ; c'est Young délayé & affadi ; je doute que l'excellent discours préliminaire du traducteur puisse le sauver de l'oubli , qui tôt ou tard engloutit dans son gouffre tout ce qui n'est pas marqué de l'indestructible sceau du génie.

Ces volumes ne sont pas moins soigneusement , pas moins originalement traduits que les premiers : ce qui est rare. J'y ai distingué un mot nouveau qui m'a plu . . . « Nous déposerons ces ossemens dans une urne *inglorieuse* . . . » C'est l'*inglorius* des Latins ; & je ne vois pas ( quoiqu'ennemi du néologisme ) pourquoi notre langue ne s'enrichirait pas de ce beau mot , qui est tout-à-fait à sa bienséance.

En revanche; puisque j'en suis aux minuties, je trouve, tome IX, p. 255, lig. 14: « Nous mettrons tout *dehors*, corps & biens. » C'est vraisemblablement un anglicisme; & il fallait, *nous exposerons*.

Encore un petit reproche, c'est que les notes ne répondent pas toujours exactement aux renvois: chose désagréable au lecteur qui veut les consulter. Dans Young & dans Ossian, c'était déjà cela. Il en coûtera peu à M. le Tourneur d'être plus exact.

Son grand défaut, qui lui est commun avec tous les traducteurs, auxquels d'ailleurs il ressemble si peu, c'est d'être trop enthousiasmé de son auteur... Eh! peut-on l'être trop de Shakespeare?... Vraiment, oui. Et vouloir, par exemple, nous persuader que les deux parties d'Henri IV sont des chefs-d'œuvres du génie, que la scène entre Henri V & Catherine de France n'est pas absurde, que le caractère du fameux Falstaff est admirable... on n'y réussira jamais.

C'est le goût des Anglais... Soit! Mais, quelques égards qu'on doive au goût d'une nation entière, s'il se trouve en opposition avec le goût universel, il ne doit pas l'emporter. Et c'est ici le cas, ou jamais.

Ce Falstaff qui fait les délices du peuple Anglais, dont la reine Elisabeth était enchantée, qui paraît avoir été le caractère favori de Shakespeare, ce modèle inimitable d'*humour*, ne saurait plaire ailleurs qu'en Angleterre... Et encore qu'il y plaise au peuple, je le conçois; mais a-t-il pu plaire à Pope, à Richard-

son, à Addison ? J'ai fait tout ce que j'ai pu pour trouver ce rôle agréable, il n'y a pas eu moyen.

Un gros homme de deux aunes de circonférence, dont l'ample bedaine est un éternel & fastidieux sujet de plaisanteries, qu'on traite de *pain de suif*, de *matelas de chair* ; un vieux débauché fanfaron & poltron, gai sans esprit, voilà Falstaff. Le nez énorme & enflammé de Bardolphe, un de ses compagnons, est un autre sujet intarissable de plaisanteries tout aussi peu ingénieuses, tout aussi peu réjouissantes. Les conversations de ces gens-là sont de vrais propos de taverne, des discours d'ivrognes ; toujours bas, toujours crapuleux. Jamais poète ne vous mit en si mauvaise compagnie. Il n'y a pas jusqu'à des voituriers qui ne viennent se plaindre d'avoir passé une mauvaise nuit dans une auberge sale, où ils ont été si bien piqués, si bien mordus, qu'ils en sont *convertis de rouges, comme des tanches*. . . Il faut convenir qu'on ne saurait approcher de plus près de la nature ; mais cela n'en vaut pas mieux.

Rien n'est plus singulier que la manière dont s'y prennent les commentateurs pour admirer ce caractère. Ils en vantent l'originalité, ils la trouvent unique ; tous aiment Falstaff. C'est, disent-ils, un bon vivant, un *drôle de corps* : sa gaieté franche, abandonnée, sans prétentions, sans méchanceté, le rend agréable à tout le monde ; quoique vicieux, on ne le hait point : c'est un heureux mortel. Quand Henri

le congédie, quelques-uns de ces critiques ont peine à ne pas l'accuser de dureté.

N'a-t-il point de pitié de son vieux camarade ?

Ils vont jusqu'à lui faire un mérite de ne pas mettre d'esprit dans sa gaieté : elle en est plus populaire... mais n'en est-elle pas moins dramatique ? Qu'est-ce donc que cette étrange *humour* ? cette bonne grosse joie ferait-elle de la gaieté à l'anglaise ?

Il y a pourtant des traits, dans ce rôle de Falstaff, qui doivent, plaire par - tout : j'en rapporterai quelques-uns.

Forcé de suivre Henri à la guerre, il se recommande beaucoup à lui. « Quoi ! lui dit le prince en partant, ne dois-tu pas au ciel une mort ? .. Elle n'est pas due encore, reprend Falstaff en vrai poltron de comédie : je serais bien fâché de payer le ciel avant le terme. ... Allons, n'importe : l'honneur me dit d'aller en-avant. ... Oui ! Mais si l'honneur allait me faire aller à la mort ? Que deviendrais-je alors ? ... L'honneur peut-il me remettre un bras ou une jambe ? Non. M'ôter la douleur & le chagrin d'une blessure ? Non... L'honneur ne connaît donc rien en chirurgie ? Non... Qu'est-ce que l'honneur ? Un mot. Et qu'est-ce que ce mot, l'honneur ? Du vent. Un beau calcul vraiment ! .. Et qu'est-ce que l'honneur ? Celui qui mourut mercredi le sent-il ? Non. L'entend-il ? Non. L'honneur ne veut-il pas vivre avec les vivans ?

Non... A ce compte je ne veux point d'honneur. Et ainsi finit mon catéchisme... » Cela n'est pas, si l'on veut, bien piquant, bien ingénieux, bien original; mais du moins cela est-il comique. Encore peut-être est-ce une gaieté un peu recherchée, un peu étudiée, un peu forcée. Comparez notre Molière à cela.

Mais mon honneur me dit que d'une telle offense  
Il faut absolument que je prenne vengeance...

Ma foi ! laissons - le dire autant qu'il lui plaira;

Au diantre qui pourtant rien du tout en fera !

Quand j'aurai fait la brave, & qu'un fer pour ma peine

M'aura d'un vilain coup transpercé la bedaine;

Que par la ville ira le bruit de mon trépas,

Dites- moi, mon honneur ! en ferez-vous plus gras ?

La bière est un séjour par trop mélancolique,

Et trop mal-lain pour ceux qui craignent la colique.

En bien ! Sganarelle n'est-il pas un poltron plus amusant que Falstaff ? Voilà bien de la gaieté populaire, & dont nos critiques délicats auroient honte de rire; mais qu'elle est réelle & naïve !

Cette plaisanterie de Falstaff devient plus comique dans une autre scène, où elle est mise en action. Le théâtre représente un champ de bataille; ce qui est très-ordinaire dans les pièces de Shakespeare. Un guerrier vient d'y être tué. Falstaff, qui court çà & là dans la mêlée pour éviter les coups, passe auprès du corps mort, & s'arrête pour le regarder. « Doucement !.. Qui es-tu ? Ha ! c'est sir Walter Blount...

Allons , tu auras de l'honneur !... Quel excès de sottise ! »

Quelquefois aussi il arrive à ce Falstaff de faire des observations assez justes , des remarques d'une vérité frappante. Lisez , par exemple , ce qu'il dit d'un sot juge de paix de province... « Il n'y a rien de si admirable à voir que la similitude & l'analogie qu'il y a entre l'esprit de ses gens & le sien. Eux , à force de l'avoir devant les yeux , se comportent comme de sots juges de paix ; & lui , à force de converser avec eux , il a pris la tournure d'un valet de juge. Leurs esprits sont si bien mariés & assortis par le moyen de leurs communes sociétés , qu'ils s'attroupent tous ensemble , & volent dans la même direction , comme autant d'oies sauvages. Si j'avais une affaire auprès de maître Shallow , je flatteais ses gens sur le crédit qu'ils ont auprès de leur maître ; si j'en avais une avec ses gens , je mettrais dans la tête à maître Shallow , qu'il n'y a pas de maître au monde qui ait plus d'autorité sur ses domestiques... » Que d'honnêtes gens de ma connaissance ressemblent plus ou moins , sans s'en douter , à ce maître Shallow , dont ils riront ! Tout en est plein de ces maîtres Shallow : il en est dans les villes , comme dans les villages ; il en est dans la bonne compagnie ; il s'en trouve dans les cours... Eh ! qui fait s'il n'en régna jamais ?

A l'exception d'un petit nombre de traits semblables , j'avoue que je ne vois pas trop ce qu'on peut

goûter dans le rôle de Falstaff; & les deux parties d'Henri IV, si fort admirées des Anglais, me paraissent bien inférieures au *Roi Jean*, pièce assez faible au gré des commentateurs, qui tous s'extasient sur celles-ci & les regardent comme consacrées par le génie que je ne fais pas y voir.

Elles se lisent pourtant avec intérêt: il y a tant de naturel & de variété qu'on ne peut leur refuser des éloges; si elles ne satisfont pas un goût délicat, elles excitent trop la curiosité pour ennuyer; elles ont produit en moi je ne fais quel sentiment mixte, qui approche beaucoup de l'étonnement. Jusqu'à ce qu'on les ait lues, on ne connaît qu'imparfaitement Shakespeare.

Comment leur représentation ne charmerait-elle pas le peuple? Elles sont faites pour lui; il y retrouve son langage... Et il y a de tout; du plaisant & du sérieux, de l'héroïsme & de la crapule. C'est ce qu'il faut au peuple.

Falstaff est encore le héros d'une comédie intitulée, *les Femmes joyeuses* (on l'avait nommée jusqu'ici *les Commeres de Windsor*) dont je ne ferai pas l'analyse. C'est une pièce assez régulière, bien conduite, dont tous les personnages ont quelque chose d'original; & presque toutes les scènes, leur comique particulier. Mais elle tient de la farce; & l'on y trouve peu de ce comique tiré, pour ainsi dire, du fond de la nature humaine, dont notre ini-

mitable Moliere a su embellir jusqu'à Pourceaugnac. Me ferai-je comprendre, si je dis qu'il y a dans *les Femmes joyeuses de Windsor* plus de ridicule que de comique ? Mais la piece est divertissante, parce qu'elle est remplie de vivacité, de jeu, de mouvement & d'action.

Le personnage de Falstaff n'est pas le seul personnage comique qu'il y ait dans les deux parties d'Henri IV : on y en trouve plusieurs autres ; tel est ce juge Shallow, dont j'ai déjà parlé, & dont je vais ici copier une conversation avec son confrere le juge Silence, d'une maniere tout-à-fait amusante.

« SHALLOW. Oh ! les bonnes farces que j'ai faites !.. Et de voir aujourd'hui combien il y a de mes connaissances qui sont morts !

SILENCE. Ah ! ah ! nous nous suivrons tous, cousin,

SHAL. Oh, cela est certain, très-certain : la mort (comme dit le Psalmiste) est certaine pour tous ; tous mourront... Combien une bonne paire de bœufs à la foire de Stampford ?

SIL. Pour vous dire la vérité, cousin, je n'y ai pas été.

SHAL. Oui, la mort est certaine !.. Et le vieux Double de votre ville est-il toujours en vie ?

SIL. Non ; mort.

SHAL. Mort !.. Voyez, voyez !.. Il tirait bien de l'arc, & il est mort !.. Il tirait bien un coup de fusil.

Jean de Gaunt l'aimait beaucoup, & gageait beaucoup d'argent sur sa tête... Mort ! Il vous aurait mis dans le blanc à deux cents quatre-vingt & même quatre-vingt-dix pas, que cela vous aurait enchanté à voir... A quel prix la vingtaine de brebis à présent ?

SIL. Selon comme elles sont : une vingtaine de bonnes brebis peut aller à dix guinées.

SHAL. Et comme cela, le pauvre vieux Double est donc mort ? »

C'est bien exactement le ton d'une conversation villageoise entre deux hommes peu instruits, qui veulent se mêler de faire des réflexions sérieuses & n'en savent faire que de triviales, citent proverbialement la Bible à propos de rien, retombent sur des choses indifférentes, puis reviennent encore brusquement à l'idée qui les a frappés, avec un détail de circonstances ridiculement choisies. *Mort ! Il tirait bien de l'arc, & il est mort !* Cet étonnement stupide, ce découfu, cette reprise ; & comme cela, *le pauvre vieux Double est donc mort ?* Tout cela est si bien d'après nature !... Si toutes les scènes comiques de ces drames historiques étaient dans ce goût, je ne les admirerais pas moins que le traducteur, nonobstant l'espèce de bigarrure, toujours un peu désagréable, qui résulte de cette continuelle alternative de l'héroïque & du plaisant. Ce n'est pas variété ; ce n'est pas contraste : c'est dissonance. Pour que ce ne soit que variété, il faut choisir, assortir, nuancer les couleurs : ici elles tranchent, elles jurent.

Rendons justice aux beautés de Shakespeare : mais ne nous aveuglons point sur ses défauts. M. le Tourneur n'a-t-il pas déjà lui-même éprouvé que l'idolatrie pour Shakespeare ( dont il faisait un peu trop profession dans sa préface ) n'est bonne qu'à réveiller l'injuste critique, qui voudra lui refuser même l'espece de culte légitime que l'on doit à son génie immortel.

Un caractère comique, qui me paraît incomparablement plus agréable que celui de Falstaff, c'est celui de Fluallon dans Henri V : je l'aime beaucoup.

Fluallon est un brave & loyal officier Gallois, qu'on aime & qu'on honore, mais qui n'en fait pas moins rire. . . Et ce rire est très-agréable, précisément par la considération affectueuse que l'on conserve au fond de l'ame pour le personnage dont les ridicules innocens & légers nous divertissent. C'est alors que la bonne humeur est pure & sans mélange de mépris ; une douce gaieté effleure l'ame & déride le front. . . Au lieu des anciens bouffons de cour, je comprends très-bien comment un roi plein de sens & d'esprit pourrait aimer à s'entourer de pareils hommes ; faire du bon Sébaltus son chapelain, du digne Fluallon le capitaine de ses gardes-du-corps, & s'en amuser, sans pourtant en faire ses jouets.

Notre Lon Gallois remplacé donc avantageusement Falstaff, qui fait toujours le plaisant, tandis que celui-ci ne fait jamais rire de meilleur cœur que lorsqu'il est le plus sérieux : il égaie d'autant mieux que c'est moins son intention.

: Ses ridicules sont le babil , la pédanterie , une sorte de rufficité dans ses pensées & dans la manière de les exprimer ; à quoi il faut ajouter qu'il parle & prononce mal l'anglais : ce que le traducteur a imité , selon nous , assez heureusement en français.

Jamais il ne paraît sans parler des Romains , voyez-vous , & des vraies disciplines des guerres : sans cesse il en revient là & désapprouve presque tout ce qu'on fait , comme peu conforme aux règles anciennes.

Il est cependant fort content de Henri V , qu'il compare à Alexandre - le - Gros . . .

Un autre Officier. Alexandre-le-Grand , vous voulez dire ?

FLUAL. Quoi , je vous prie , est-ce que le Gros & le Grand ne sont pas la même chose ? . . . sinon que la phrase varie un peu . . . Je crois que c'est à Macétoine qu'Alexandre est né. Je vous dirai , capitaine , si vous cherchez dans les cartes du monde , je vous assure que vous trouverez , en comparant Macétoine avec Monmouth , que leurs situations , voyez - vous , sont toutes deux les mêmes. Il y a une rivière à Macétoine ; il y en a une aussi à Monmouth. Celle de Monmouth s'appelle *Wyc* . . . mais pour le nom de l'autre rivière , cela m'a passé de la cervelle : mais ça n'y fait rien ; c'est aussi semblable l'un à l'autre , comme mes doigts sont avec mes doigts , . . . & elles ont toutes deux du saumon. Si vous faites bien attention à la vie d'Alexandre , la vie de Henri de Mon-

mouth lui ressemble passablement bien aussi ; dans ses rages , & dans ses furies , & dans ses emportemens , & dans ses coleres , & dans ses humeurs , & dans ses chagrins , & dans ses indignations . . . & aussi , étant un peu enivré dans sa cervelle , il a , dans son vin & sa fureur , tué son meilleur ami Clytus.

L'OFF. Notre roi ne lui ressemble pas en ce cas-là ; car il n'a jamais tué aucun de ses amis.

FLUAL. Cela n'est pas bien de votre part , voyez-vous , de m'arracher la parole de la bouche avant que mon conte soit fait & fini . . . Je ne parle qu'en figures & en comparaisons de l'histoire . . . De même qu'Alexandre tua son ami Clytus , étant dans son vin & à boire ; de même aussi Henri de Monmouth , étant dans son bon sens & sain de jugement , a chassé le gros & gras baron , qui avait ce gros ventre ; celui qui était si plein de bons mots , de plaisanteries , de bons tours & de pouffonneries . . . J'ai oublié son nom . . .

L'OFF. Quoi ! le chevalier Falstaff ?

FLUAL. Précisément , c'est lui-même . . . Je vous dis qu'il y a de braves gens nés à Monmouth ! »

Tout ce long bavardage bonhomique ne plaît peut-être pas à ces gens , aujourd'hui fort communs ; qui ne veulent rire qu'avec dignité , & qui , comme autant de Boileaux ,

Dans ce sac ridicule , où Scapin s'enveloppe ,

ne reconnaissent plus l'auteur du *Misanthrope* : en

quoi j'ose penser qu'ils ont tort. Faut-il être si difficile ? En fait de gaieté, la naïveté ne vaut-elle pas bien l'esprit ?

Mais un trait qui doit plaire à chacun, c'est la réponse de ce bon Fluallon à Henri, qui survenant après cette conversation, s'entretient quelques momens avec lui, & lui dit. . . « Je suis Gallois aussi moi-même : vous le savez, marchez, compatriote ! »

FL. Par mon Chésus ! je suis le compatriote de votre majesté ! Le sâche qui voudra ! je l'avouerais à toute la terre : je n'ai pas lieu de rougir de votre majesté. Tieu soit loué ! . . . tant que votre majesté fera honnête homme. . . »

Flatteur hommage de la simplicité, plus attendrissante encore que risible ! Voilà le véritable apprêt de la louange, celui qui lui fait perdre sa fadeur, qui en fait un mets digne des plus grands hommes.

Réserçons pour un autre extrait la partie sérieuse de ces trois pièces : ce sera le moyen de parler plus long-tems de Shakespeare ; & vous verrez, lecteurs, que si rien n'est trop bas, rien aussi n'est trop haut pour lui.

C.



*Histoire des découvertes faites par divers savans voyageurs dans plusieurs contrées de la Russie & de la Perse. Tomes III & IV, in-8°. Berne, Société Typographique, 1781.*

**J'**ANNONCE avec plaisir la continuation de cette intéressante rédaction, dont les premiers volumes (a) m'ont déjà fourni plusieurs extraits (b) que je prie mes lecteurs de vouloir bien relire, avant que d'entreprendre la lecture de ceux-ci. Je me propose d'y rassembler, comme je l'avais fait dans les précédens, tout ce que ces savans voyages m'offriront de choses agréables & instructives pour ceux même qui ne sont point savans.

Au surplus, je confirme en plein le jugement que j'en avais porté à la fin de mon dernier extrait.

Nous avons laissé M. Gmelin à l'entrée du *Masanderan* : parcourons avec lui cette province.

Son histoire ne nous arrêtera pas. Agitée, comme toutes les autres provinces voisines, par les troubles de la Perse, elle n'offre qu'une scène confuse & désagréable : ce serait vouloir écrire l'histoire des com-

(a) Ils n'en forment qu'un in-4.

(b) Voyez les Journaux de novembre & décembre 1779, & ceux de janvier, avril & mai 1780.

bats des vautours. Révolutions passées, révolutions qui se préparent, brigandages, dévastation; qui est-ce que tout cela peut intéresser ?

Le Masanderan est une belle & fertile contrée. Le riz, le coton, le sucre, la soie enrichissent ses plaines; l'orge & le froment croissent & prospèrent sur la pente de ses montagnes; il y a beaucoup d'excellens vignobles; elle abonde en bétail & en gibier; ses rivières sont poissonneuses: la nature a tout fait pour ses habitans.

De plus, cette province est l'entrepôt naturel de toutes les marchandises de la Perse & de l'Inde, en échange desquelles celles de l'Europe y sont avidement recherchées.

C'est d'ailleurs la clef de la Perse; & moyennant quelques soins, on y ferait toujours parfaitement instruit de ce qui se passerait dans tout le royaume.

Par toutes ces raisons, le Masanderan doit être un objet de convoitise pour la Russie. A l'instant où l'empire Persan se démembrera, qu'elle se saisisse de ce précieux débris, qu'elle s'en assure la possession.

Mais aujourd'hui une mauvaise administration rend tous ces avantages à peu près inutiles. Sous un khan avaré & tyrannique, l'agriculture, le commerce, tout est négligé, tout languit. L'industrie enchaînée par la crainte qu'il ne veuille profiter seul du fruit de ses travaux, n'ose s'exercer; & les productions du pays restent brutes, ou se préparent mal: l'opiniâtreté avec laquelle

laquelle les Persans tiennent aux anciennes méthodes ; arrête aussi les progrès de l'expérience. Le khan , en cela bon musulman , n'aime pas le vin ; dès-lors le peuple n'en boit pas , & l'on en fait peu dans la province. Les marchands étrangers savent que le khan est le grand négociant avec lequel ils commerceront , qu'il prend les denrées à crédit & ne les paie jamais , qu'il faut même acheter de lui par des présens la liberté de se retirer ; & ils fuient ses ports. Malheur à l'étranger sans recours qui tombe entre ses mains avides ! Quant aux Persans , il craint leurs plaintes ; il craint d'être accusé à Ispahan ( car en tout pays le rôle d'accusé est fâcheux , sur-tout pour un coupable ). Si cependant il se sent assez fort , s'il espère l'impunité , il fera injuste , *le lésé fût-il cent fois plus Persan* ; & c'est ce que M. Gmelin appelle *penser à l'Orientale*.

Pour faire avantageusement le commerce du Masanderan , il faudrait que ce fût une compagnie qui le fît , afin d'être à l'abri des insultes & des vexations , inévitables pour de simples particuliers.

Il est étrange que Balfrusch soit la capitale du Masanderan. C'est une ville ouverte , sans portes ni murailles ; dont les maisons , assez peu nombreuses , sont presque toutes couvertes de chaume ; dont les rues , n'étant point pavées , deviennent quelquefois presque impraticables. Située à l'écart dans une espèce de désert , elle occupe la place d'un bois défriché , dont

Octobre 1781.

D

il reste encore des vestiges. Cette capitale est à peine une ville.

Parlons ici de la route agréable qui traverse la province. Imaginez entre les montagnes & le rivage, mais plus proche du dernier, une forêt qui se prolonge entre des champs fertiles : une allée très-large, ouverte au milieu de la forêt, & coupée par une infinité de ruisseaux qui tombent des montagnes, présente de toutes parts les plus belles perspectives.

Cette magnifique route conduit au château d'Aschraff, monument presque détruit de la grandeur & du goût du grand Schach Abas, le Louis XIV de la Perse... Vous jugerez entre Aschraff & Versailles.

A un demi-mille de la mer, au pied de montagnes couvertes de bois, s'étend une plaine parsemée de bosquets, entre lesquels on découvre une multitude de fermes plus ou moins considérables, bâties sans art & irrégulièrement dispersées.

« L'intention de Schach Abas n'était point d'y bâtir une grande ville, ni un lieu fortifié ; il voulait que la simple nature fût les principaux frais des plaisirs innocens & champêtres qu'il se proposait de venir goûter dans ce charmant asyle... Là, nul appareil militaire, nul cri de ville ne venait troubler le doux calme des sens ; on n'y voyait que les travaux satisfaisans des habitans de la campagne : c'était le triomphe de la nature. »

Au milieu de cette plaine, dans une enceinte d'une

lieue de contour, s'élevaient les bâtimens royaux : un château environné de maisons de plaifance, dont chacune avait fes jardins, fes fontaines, toutes les commodités, tous les agrémens, toutes les aifances poffibles. Tout concourait à l'embelliffement de ce féjour : les eaux abondantes s'y jouaient en mille manieres ; les arbres de tous les climats, transplantés fous ce beau ciel, aifément adoptés par un fol fécond, s'y naturalifaient au point de paraître indigenes, & formaient par-tout de fuperbes allées. Afchraff était le paradis de la Perfe. (a)

*Mais, comme l'a fi bien dit le fublime Boffuet, quelqu'effort que fassent les hommes, leur néant paraît par-tout.* Que refte-t-il aujourd'hui d'Aschraff? Des ruines. L'avenue magnifique qui y conduifait, embarraffée maintenant de ronces & d'épines, n'est plus qu'un bois fauvage : les palais font dévafés ; les jardins fervent de repaire aux bêtes féroces : on craint de s'enfoncer dans l'épaiffeur de ces allées autrefois délicieufes ; & l'on ne découvre dans cette belle plaine que les débris épars de quelques cabanes ruinées.

---

(a) Une feule chofe déplait à M. Gmelin, ce font les peintures lascives, dont les murs des appartemens étaient couverts. Ce goût infame est celui des Perfans, diffolus au-delà de toute expreffion. Jamais le nom de Dieu n'entre dans leurs fermens, ni dans leurs imprécations : mais ils s'en dédommagent en y fubftituant les expreffions les plus mal-honnêtes que la corruption la plus outrée puiſſe inventer.

Cependant, jusques dans sa désolation Aschraff a ses beautés, que n'ont pu entièrement effacer les outrages du tems & de la férocité humaine. Les vestiges de l'art s'y confondent avec ceux de l'affreuse dévastation, & les charmes de la nature y brillent encore au travers du voile ténébreux qui la couvre, la défigure & l'attriste. . . Mais c'est peut-être trop parler d'Aschraff. Disons quelque chose des traverses qu'essuya M. Gmelin.

Outre les mauvais tems, les maladies, la mort de son dessinateur, de son *empailleur* d'animaux, & d'un étudiant qui lui servait d'auxiliaire dans ses excursions botaniques, il eut encore le malheur de devenir suspect au khan, qui, le regardant comme un espion, le retint, sous prétexte de guérir son frere d'une fistule lacrymale. M. Gmelin voulait partir; il sollicitait, il menaçait: on lui donna une garde de trente hommes, & l'on attendit les ordres de la cour de Perse. Il entreprit la cure du frere du khan, réussit, & ne fut point élargi pour cela.

Après de longs retards, on le mit enfin en liberté; il allait s'embarquer, lorsque le khan le fit arrêter de nouveau: on ne devinerait pas pourquoi.

Son dessinateur s'était amusé dans ses heures de loisir à représenter un Persan fumant. Quelques courtisans du khan crurent que c'était le portrait de leur maître, & M. Gmelin était accusé de l'emporter. Or, savez-vous ce qu'en craignait le khan? . . . Il craignait

qu'arrivé en Ruffie, le vindicatif voyageur ne lâchât sur le portrait un coup de pistolet, dont l'original ferait infailliblement mort. Voilà donc l'innocent naturaliste saisi comme meurtrier : on fait les recherches les plus exactes ; on visite, on fouille par-tout, & ce n'est enfin que sur la foi des plus fortes assurances, qu'après un rigoureux & inutile examen, qu'on lui permet de continuer son voyage.

Nous n'avons plus maintenant à parler que d'histoire naturelle. Commençons par quelques observations générales sur la mer Caspienne. On aurait mieux aimé les trouver à la suite de ce qu'ont dit nos voyageurs sur l'ancienne étendue de ce lac, encore immense aujourd'hui, mais qui paraît avoir été beaucoup plus considérable.

Une chose qui confirme cette idée, c'est que son niveau est fort au-dessous de celui des autres mers ; cela semble indiquer évidemment la diminution sensible de ses eaux.

Au reste, rien de plus varié que cette mer : ses eaux présentent à l'œil différentes couleurs ; elles sont ici douces, & là salées ; ici très-peu profondes, & là sans fond. Les vents y élèvent, y détruisent, y transportent les dunes & les petites isles dont elle est abondamment parsemée. Ces vents, qui soufflent des montagnes voisines, sont si impétueux qu'on ne peut pas dire qu'aucun port offre contr'eux un asyle sûr.

La salure de cette mer est différente de celle des

autres ; son sel est plus amer : il le devient par le mélange du naphte qui y coule des montagnes.

Une foule d'oiseaux aquatiques ou pêcheurs couvrent ses rivages : entre ces derniers on distingue le corbeau , presqu'aussi avide de poisson que le vorace cormoran lui-même. Mais , comme la mer Caspienne n'a aucune communication avec les inépuisables magasins de l'Océan , il n'est pas surprenant qu'elle n'ait presque point de coquillages , qu'on n'ait pu y trouver aucun zoophyte , & qu'elle ne soit même peuplée que d'un très-petit nombre d'especes de poissons.

En échange , ces especes se multiplient prodigieusement dans ce vaste réservoir ; elles fourmillent le long des rivages : les fleuves en sont remplis dans la saison où , fideles à suivre les loix de la nature , tous ces poissons , grands & petits , remontent par troupes & quittent les eaux salées pour les eaux douces.

Les Russes seuls savent profiter de cette richesse , & la mer Caspienne n'est fertile que pour eux. Cette pêche abondante occupe & fait vivre presque tous les habitans des bords du Jaïk & du Wolga. Ce sont des peuples pêcheurs.

Dans cet énorme lac , il ne se trouve qu'une seule espece de quadrupedes aquatiques ; mais elle y foisonne : elle fournit aussi un moyen facile de subsistance , un objet avantageux de commerce aux peuples de ses bords : ces sont les *phoques* ou *veaux marins*.

Plus gras là que par - tout ailleurs , M. Pallas nous

les représente comme plus semblables à des outres remplies d'huile de poisson figée qu'à des animaux, & tellement défigurés par la graisse dont ils sont surchargés, qu'à peine peut-on distinguer leur tête & leurs pattes de devant. A l'aide de ces pattes, qui leur servent de mains, ces lourds animaux se traînent du fond de la mer sur le rivage des isles; ils s'y rassemblent, sur-tout au printemps & en automne, sans craindre ni le vent ni la pluie; le feu seul & la fumée les épouvantent & les font rentrer dans les eaux. Les loups & les chacals sont leurs ennemis; mais l'homme les défend de leurs attaques: afin de s'assurer la propriété exclusive de cette proie, les pêcheurs font la garde autour des petites isles, pour en écarter des concurrens incommodes: ils veillent, comme le berger, à la sûreté du troupeau qu'ils vont égorger. Armés de gros gourdins d'une aune & demie de longueur, ils frappent ces malheureux animaux, qui souvent, après plus de trente coups vigoureusement assés, quelquefois même plusieurs jours après avoir été frappés ainsi à outrance, sont encore en vie. A mesure qu'on en expédie un, d'autres accourent à son secours, & tombent, comme lui, sous le bâton meurtrier, victimes de leur imprudente compassion.

Venons aux animaux terrestres.

Nous avons parlé de ces énormes tortues, dont l'écaille épaisse & large porterait jusqu'à trois hommes, sans que l'animal fût gêné par ce fardeau dans sa

D iv

pesante marche. On en trouve de plus d'une aune de longueur sur la moitié de largeur. Le Masanderan est rempli de ces prodigieux reptiles : la terre & l'eau, les montagnes comme les plaines ont leurs tortues : elles s'appriivoient même ; elles vivent , elles peuplent dans l'état de domesticité : tout leur est bon. . . Mais qui croirait que le rusé serpent redoute leur lente poursuite ? Il est presque incroyable qu'en suivant tous les tours de sa marche sinueuse , elle se traîne jusqu'à son repaire , puisse l'y surprendre , lui faire une morsure mortelle & le dévorer. Comment le serpent se laisse-t-il forcer au combat ? Comment n'échappe-t-il pas par une prompte fuite ? Le duel est sans contredit inégal : renfermée sous son écaille , plus impénétrable que le bouclier d'Ajax , son ennemi est parfaitement en sûreté , & ne lui donne aucune prise : il doit succomber. Ce qu'on ne conçoit pas , quelqu'innombrables que soient les tortues , c'est qu'il ne puisse éviter ce combat. Quoi qu'il en soit , cette antipathie existe : le serpent s'éloigne des lieux qu'habite la tortue , & par cette singulière qualité elle est un animal domestique fort utile.

Les forêts du Masanderan sont peuplées d'une multitude d'animaux divers. Le cerf , le daim , le chevreuil y errent avec sécurité ; ils n'ont pas à craindre la poursuite féroce du chasseur : si quelquefois on leur enleve leurs petits , au moins n'est-ce pas à leur vie qu'on en veut ; on se contente de leur imposer le

joug léger de la domesticité... & le cerf de Sylvie dans Virgile n'était point à plaindre.

Avec eux vit dans ces bois notre bouc domestique, libre & sauvage comme le fit la nature ; & , ce qui a droit de surprendre davantage , une sorte de moutons , qui semble tenir du cerf & de la chevre.

Cette faible espece , qui , telle qu'elle est dans nos contrées , ne saurait guere se passer du secours de l'homme , vit en troupes dans les forêts du Masanderan , & y fait société avec les différentes especes de gazelles. Ils ne fréquentent que les montagnes les plus élevées. Là , confondus avec les autres hôtes des bois , ils broutent l'herbe odoriférante & la mousse des arbres : nourriture qui rend leur chair très - délicate. Autant notre mouton s'habitue aisément avec l'homme , autant le *bélier oriental* (c'est le nom que M. Gmelin lui donne ) paraît le craindre : il ne s'apprivoise point , & quelques semaines d'esclavage lui donnent ordinairement la mort. Une barbe de bouc lui pend au menton : ses oreilles sont droites & immobiles ; son cou gros , court , & garni par-dessus d'une laine semblable en tout aux poils du cerf ; sa tête relevée en bosse par-derriere , & armée de cornes droites , creuses , garnies transversalement d'anneaux relevés. Timide , mais querelleur avec son espece , il combat souvent jusqu'à ce que son adversaire ou lui perdent la vie ; & l'on trouve quelquefois de grandes places toutes jonchées de cornes de ces opiniâtres

cômbattans : le champ de bataille resté ainsi couvert des débris épars de leurs armes. Le bélier oriental vit douze ou quatorze ans... Mais le mouton domestique vaut mieux pour l'homme : il devient plus gras, & sa laine est plus belle.

Sur les rochers les plus élevés des plus hautes montagnes, l'agile & craintive gazelle se plaît dans la société des animaux de son espèce : société fugitive, dont l'homme oppresseur trouble sans cesse la paix. Le *passang* sur-tout excite son avidité : c'est dans l'estomac de cette espèce particulière de gazelles que se forme quelquefois le bézoart, concrétion pierreuse, dont la figure est déterminée par celle du corps qui lui sert d'appui, & autour duquel se sont successivement accumulés des fucs épais & mal-sains. Ces bézoarts si recherchés, nous les devons donc à une maladie d'une *pauvre chevrette de montagne* ; & cette maladie est rare : le chasseur se croit favorisé du hasard, quand il trouve quelqu'une de ces pierres. Elles ne sont communes que parce que l'avidité orientale les contrefait ; ce qui les a décréditées. Le vrai bézoart est verdâtre ou bleuâtre ; à son odeur agréable, pénétrante, embaumée, on est porté à croire qu'il s'est imbu des qualités salutaires des plantes dont se nourrissait l'animal : & il se peut que cela soit ; dans toute la Perse on en fait encore le plus grand cas. Voulez-vous éprouver un bézoart ? répandez de la cendre sur votre main ; & si, en l'y frottant, il y laisse une trace

jaune , croyez-le naturel ; sinon, factice. Il semble que cette maladie soit analogue à la pierre : le mâle y est plus sujet que la femelle , & les vieux mâles que les jeunes.

Tous les habitans de ces forêts ne sont pas d'innocens & paisibles animaux qui ne cherchent dans les retraites des bois qu'une nourriture végétale & un asyle sûr. Le tigre féroce y est assez commun : il s'y cache pour chercher sa proie & assouvir sa soif de sang. Rarement attaque-t-il l'homme ; mais jamais il ne se laisse apprivoiser. De jeunes tigres enlevés à leur mere , n'ont annoncé la première année que de la douceur : on avait cependant la précaution de les tenir à la chaîne. Heureusement ; car dès les premiers mois de leur seconde année , ils devenaient furieux , & l'on était forcé de les tuer. Ainsi le tigre est bien décidément destiné par la nature à vivre de carnage ; il naît inapprivoisable , intraitable... Tigres de l'espèce humaine ! vous ne naîsez pas tels ; vous le devenez.

Si mes lecteurs sont de mon goût , ils seront bien-aisés d'apprendre que cet ouvrage me fournira encore plusieurs extraits : à peine en suis-je à la centième page.

C.





*Œuvres d'Étienne Falconet, statuaire : contenant plusieurs écrits relatifs aux beaux arts, dont quelques-uns ont déjà paru, mais fautifs ; d'autres sont nouveaux. In-8°. Lausanne, Société Typographique, 1781.*

**V**ous qui lisez tout ce qui s'écrit de bon & d'instructif dans tous les genres ; que ne fatiguez pas des discussions approfondies ; qui aimez à examiner à loisir le pour & le contre de chaque question ! vous lirez avec plaisir les six volumes des *Œuvres d'Étienne Falconet*.

Qui ne connaît le célèbre *statuaire*, choisi pour ériger un monument immortel au législateur de la Russie ? Qui ne l'écouterait avec confiance, quand il parle de son art & des beaux arts en général ?

*Quibus . . . facies non omnibus una,  
Nec diversa, tamen.*

Il s'y connaît sans doute mieux que l'antiquaire, mieux que l'amateur, mieux que le connaisseur qui n'est point artiste. Vous verrez, en le lisant, combien tous ces gens-là, depuis Plin le Naturaliste jusqu'à Voltaire & au comte de Caylus, se sont trompés, & nous ont trompés, quand ils ont voulu parler de peinture & de sculpture antique & moderne.

Le pauvre Pline sur-tout a encouru ( & très-justement , à ce qu'il m'a paru ) l'animadversion de M. Falconet. Celui-ci avait traduit , commenté , critiqué les livres de son Encyclopédie latine sous le titre d'Histoire naturelle , où il était parlé de statues & de tableaux. Un bataillon de défenseurs de Pline s'est jeté sur le moderne téméraire , qui osait dire que Pline avait tort ; que Pline parlait souvent au hasard d'après les autres qu'il ne comprenait pas toujours ; que l'ouvrage de Pline n'était qu'une compilation faite à la hâte & pleine d'erreurs , où l'on trouvait de tems en tems de fort beaux traits.

Pour prouver qu'il ne s'était pas trop avancé , M. Falconet a rempli un volume d'absurdités palpables en tout genre , tirées de Pline. Ainsi Pline a payé pour tous ; on en a fait un exemple. *Discite justitiam moniti*. Que cela apprenne aux littérateurs à ne pas parler si haut de choses qu'ils n'entendent pas.

Pour moi , je le déclare , quand je voudrai devenir connaisseur en beaux arts , je lirai M. Falconet par préférence à tout littérateur qui ne fera point artiste , car il parle de son métier ; & , comme il le dit très-bien « , si , au lieu de faire des réglemens pour le bien de l'état , le tailleur de Henri IV s'en fût tenu à un traité sur la coupe des pourpoints , ce prince n'eût pas appelé son chancelier pour lui faire un habit. . . »

Cette phrase peut servir à donner une idée du style

de M. Falconet. Il est en général naturel & vif. Ce n'est pas le style d'un écrivain, mais c'est celui d'un homme d'esprit.

Il se fait lire, même dans ses réponses aux critiques de M. Linguet & de quelques autres sur sa statue équestre de Pierre le Grand; même en soutenant fort au long qu'il a eu raison de blâmer un certain cheval de Marc-Aurèle... dont on est pourtant sur le point de lui dire ce que lui en écrivit son ami M. Diderot: « Hé, mon ami! laissons là ce cheval de Marc-Aurèle! Qu'il soit beau, qu'il soit laid, qu'est-ce que cela me fait?... » Mais enfin, il se fait lire.

Querelle-t-on donc par-tout & sur tout? La discorde est entrée dans le champ des beaux arts: elle y a secoué son affreux flambeau, & l'on n'y marche plus qu'environné d'étincelles... En musique, c'est Gluck & Piccini: en architecture, c'est Pate & Soufflot: au théâtre, ce sont les Dramatistes & les Raciniens: en politique, c'est Montesquieu & Linguet: en littérature, c'est le goût & le génie, les Homéristes & les Voltairiens, les Encyclopédistes & leurs adversaires: en sculpture, en peinture, voici les artistes aux prises avec les amateurs... *Bella, horrida bella!*

Les réflexions de M. Falconet sur le bel art dans lequel il se distingue, le conduisent souvent à des considérations plus générales: elles exigent qu'il re-

monte à ces grands principes qui sont communs à tous les arts d'imitation. Vous y trouverez , par exemple , *quelques idées sur le beau dans l'art* , qui m'ont paru fort judicieuses , & dont l'orateur & le poète s'occuperont avec autant d'intérêt & de fruit que le statuaire ou le peintre.

J'ai vu avec plaisir dans ce morceau , que nonobstant la réputation & le mérite du fameux *Essai sur le beau* du P. André , M. Falconet ose désapprouver comme *vague & faux* ce que dit cet auteur sur la peinture.

Cet *Essai sur le beau* est un de ces ouvrages dont je n'ai jamais pu m'expliquer le succès. J'avoue de bonne foi qu'après l'avoir lu & relu avec toute l'attention dont je suis capable , il ne m'a pas été possible de le comprendre. Il faut être , ou plus habile que je ne le suis pour comprendre une métaphysique si subtile , ou plus sot pour se persuader qu'on la comprend. Quelquefois elle est éblouissante , jamais lumineuse. Et de plus ; le style , si je ne me trompe , a souvent une teinte de précieux. ( a )

Une petite anecdote que j'ai lue dans ce traité de M. Falconet , mérite que je la rapporte ici. C'est une

---

( a ) N'aurai-je point fait comme Longin ? En traitant du sublime , il fut sublime. En parlant du style précieux , je crains que je n'en aie donné l'exemple , & qu'on n'ait droit de me reprocher cette expression , *une teinte de précieux*.

nouvelle preuve de la vérité très - anciennement connue , que tout peuple est prévenu pour le pays qu'il habite. « Les députés Kamtschadales , qui vinrent à Pétersbourg il y a quelques années , disaient : *L'impératrice n'y pense pas , de vivre dans un pays où l'on étouffe de chaud ; elle devrait venir habiter notre beau climat.* » Tel est sur notre espèce le pouvoir de l'habitude : ainsi se modifie & s'altère à tous égards l'idée du beau. . . Et , si l'on y pense , on verra que cette apparente imperfection est un des plus grands bienfaits de la nature.

En journaliste consciencieux , j'ai lu plus de la moitié de ces six volumes , & j'en ai du moins feuilleté le reste , afin de ne pas en juger sans connaissance de cause. Ce n'est pas que cette lecture m'ait ennuyé ; mais j'avais cru qu'elle m'ennuierait , & je ne m'en ferais pas dispensé pour cela. . . Ce que je dis , pour que le lecteur sache quel fond il peut faire sur les jugemens que je porterai des ouvrages même qui sembleraient être le moins de mon ressort. Je lirais ; j'examinerais de mon mieux ; je dirais , ou j'insinuerai ce que je pense ; & je ne rougirais point de finir par un *non liquet.*

C.



THÉÂTRES.

---



---

# THÉÂTRES.

---

## COMÉDIE FRANÇAISE.

*Lettre aux Auteurs du Journal de Neuchatel. Paris,*  
1<sup>r</sup> septembre 1781.

**P**ERMETTEZ, messieurs, que je me serve de la voie de votre Journal, pour répondre à une foule de gens qui prétendent que le parterre de la comédie française n'est composé que d'une populace fort ignorante, & que quand la comédie sera au faux-bourg Saint-Germain, il le fera beaucoup mieux; qu'alors il jugera sagement les pièces & les acteurs, & qu'il nous formera des Molière, Corneille, des Lekain, des Dumefnil, &c. &c. Je suis loin, messieurs, de penser comme cette foule de gens; voici mes raisons, je vous prie de les juger.

Trois ou quatre fois la semaine, une douzaine de mes camarades & moi nous allons pour nos vingt sols à la comédie française; nous sommes tous étudiants en droit, en médecine, en chirurgie; trois d'entre nous feront très-certainement honneur à ce siècle, & je vous proteste qu'ils sont tout aussi en état de juger une pièce que ces orateurs de foyer,

*Octobre 1781.*

E

qui prétendent que le parterre n'est composé que d'ignorans. Cent fois ils se sont indignés en appercevant dans les balcons ces aristarques applaudir à des platitudes & au jeu d'acteurs & d'actrices qui méritaient d'être sifflés, & qu'ils auraient sifflés, s'ils avaient osé. Allant quatre fois la semaine au parterre, nous sommes bien en état de juger de sa composition : aussi puis-je vous assurer, messieurs, qu'il n'est ni aussi bête ni aussi ignorant qu'on veut le faire croire. C'est la conviction que j'en ai, qui me persuade que quand la comédie sera retournée dans le pays latin, elle n'en deviendra pas meilleure, & que le parterre sera tel qu'il est aujourd'hui, & tel qu'il était quelques années avant que la comédie vînt aux Tuileries ; c'est-à-dire, qu'il sera toujours composé de jeunes gens de tous les états, d'étudiants, de clercs, de commis, de garçons de la place Dauphine, & de ceux des quatre coins de Paris ; car les jeunes gens calculent rarement les distances à parcourir pour arriver au plaisir. Il y aura toujours, comme à présent, à chaque représentation, une douzaine de manans de plus qu'il n'y en avait, il y a quarante ans ; mais par la seule raison que le goût des spectacles a pris dans tous les ordres de l'état, depuis la ridicule multiplication des tréteaux, dont la licence & les grossières équivoques ont tellement éveillé les passions de la jeunesse & fait naître en elle l'amour des spectacles, qu'elle ne peut plus s'en passer un seul jour sans

commettre des désordres. Le seul juste reproche à faire au parterre, c'est de se laisser aller à l'impulsion des balcons, & de ne pas rester dans le plus morne silence, quand il les voit applaudir à des acteurs qui jouent sans l'ombre de la plus petite intelligence; qui font des vers de quatorze à quinze syllabes, qu'ils chantent, bégayent ou traînent deux à deux de la façon la plus ridicule & la plus pitoyable: je voudrais, puisqu'il ne peut ni siffler, ni huer, qu'il tournât le dos au théâtre toutes les fois qu'il entend mettre des cris à la place du sentiment, des hurlemens où il ne faudrait qu'une noble véhémence, la fureur d'un homme du peuple au lieu de la colere & de l'indignation d'un grand homme, & d'un héros, &c. &c. Par-là il prouverait qu'il est mécontent, sans s'exposer à la sévérité des porte-baïonnettes. A la vérité, il ne corrigerait pas l'acteur, qui ne peut être corrigé que par le sifflet; mais il prouverait qu'il n'est point aussi ignorant qu'on s'efforce de le faire croire. Je suis très-persuadé qu'on ne peut faire au parterre que le seul reproche dont je viens de parler; il n'en est pas de même à l'égard des comédiens: je suis bien convaincu qu'on pourrait les en accabler; il n'en est pas un aujourd'hui qui se doute qu'au théâtre les passions violentes doivent être embellies par l'art, sous peine de devenir dégoûtantes. Quand, dans un rôle plein de force & d'énergie, ils ont attrapé ce degré de fureur où ils ont souvent vu le peuple, ils

croient avoir bien saisi l'esprit de leur rôle : ils ne sentent pas qu'ils n'ont imité que cette maussade & rebutante nature qu'un acteur intelligent, qui connaît son art & les convenances, se donne bien de garde d'exposer aux yeux d'une assemblée composée de l'élite de la nation la plus douce & la plus polie. Jamais ils n'ont l'adresse d'adoucir par le ton & le geste ce que l'auteur a exprimé avec trop de force ou de dureté; au contraire, à la charge de l'auteur, ils ajoutent encore la leur : alors ils sont au-delà de la nature, ou tout au moins aux bornes, & paraissent, ainsi que l'auteur, beaucoup au-dessous du médiocre. Si je ne craignais, messieurs, de vous faire perdre un tems précieux, je m'appesantirais un instant sur les reproches que mes camarades & moi avons à faire à la troupe comique; la vengeance qu'elle a exercée contre le jeune Fréron ne m'arrêterait point, car je n'ai pas de journal à supprimer, & je crains peu ses protecteurs; ainsi, pour peu que vous desiriez les connaître, je m'empresserai à vous en faire le détail.

WARMELVILLE, étudiant en droit. ( a )

---

( a ) Quoique cette lettre diffère absolument de notre façon de penser à cet égard, & qu'elle semble même être une réfutation de nos réflexions sur l'état actuel de la comédie française, insérées dans le cahier de janvier, nous n'avons cependant pas cru devoir nous refuser au plaisir de l'imprimer. Heureux de pouvoir saisir cette occasion de témoigner l'estime dont nous sommes pénétrés pour son pseudonyme auteur, dont nous reconnoissons toujours l'esprit & les talens, même en étant d'une opinion différente de la sienne.

G. D. L. R.

*Pièce remise.*

LE samedi 22 septembre, les comédiens français ont remis au théâtre, *Nicomede*, tragédie de P. Corneille, qui n'avait pas été jouée depuis la mort de Lekain.

Le sieur Molé s'était chargé du rôle de Nicomede, & l'on ne peut disconvenir qu'il n'ait apporté tous ses soins à le bien rendre, & qu'il n'y ait réussi en grande partie. Il est malheureux que ce rôle exige un physique & une noblesse qui malheureusement ne font pas le partage du sieur Molé. Mais s'il est possible de faire oublier ces deux qualités, par une grande intelligence, une diction sage, un bon maintien & beaucoup de décence dans le jeu, il est certain que le sieur Molé a bien joué Nicomede. On a remarqué qu'il avait adouci avec beaucoup d'art tout ce que l'ironie dont ce rôle est rempli pouvait avoir de trop amer & de trop rude; qu'il n'a point eu de ces emportemens furieux, si éloignés de la dignité de la tragédie, & que se possédant à propos & ne donnant aux éclats que la mesure qu'ils doivent nécessairement avoir, il avait déployé cette grande connaissance du théâtre & des effets de la scène, qui constituera toujours le mérite d'un véritable comédien. Nous l'invitons cependant à moins en général faccader sa diction, à s'arrêter moins souvent à la moitié d'un vers, parce que cette méthode rompt la me-

sure & l'harmonie , & devient désagréable pour les oreilles exercées. C'est avec un plaisir sensible que nous le féliciterons d'avoir été fort sobre de gestes dans Nicomede : ce n'est point leur multiplicité qui donne une noblesse , bien difficile à acquérir lorsqu'on ne la tient pas de la nature , mais que le sieur Molé fait voir que l'on peut remplacer par d'autres qualités estimables , & qu'il fait déployer avec autant d'avantage que de grace & d'intelligence.

Tous les autres personnages de cette tragédie sont tellement subordonnés à celui de Nicomede , qu'il y aurait de l'injustice à prétendre juger du talent des acteurs d'après ces rôles. Celui de Flaminus est cependant noble & intéressant , souvent en situation , & c'est sur lui que roule une partie des événemens de la piece. Il a été rendu d'une façon supérieure par le sieur Dorival , acteur doué d'une intelligence profonde , & auquel il ne manque que plus d'occasions de la faire valoir. Il a détaillé les parties de ce rôle en homme instruit dans l'histoire , & il en a posé les masses en comédien consommé , & qui devient de jour en jour plus cher au petit nombre de vrais amateurs qui sont encore restés fideles au théâtre français.

On doit des éloges au sieur Vanhove , pour le parti qu'il a su tirer du rôle de Prusias , qu'il faut beaucoup d'art pour ne pas rendre ridicule. L'inconstance & la facilité de ce personnage qui tourne à tous

vents, se laisse mener par Arfinoé, & ne fait jamais ni ce qu'il veut, ni ce qu'il doit faire, prêtait nécessairement à la plaifanterie, sur-tout vis-à-vis d'un parterre qui apporte au théâtre de la nation les mêmes dispositions qu'aux tréteaux de la foire.

Il y aurait de l'injustice à refuser à la dame Vestris les éloges qu'elle nous a paru mériter dans le rôle de Laodicé; il est certain qu'elle y a mis beaucoup d'affurance & de noblesse, & qu'elle intéressera toujours dans les rôles où l'ame n'est point nécessaire au développement des caractères & à l'expression des passions.

La demoiselle Raucourt aurait pu tirer un parti beaucoup plus avantageux du rôle d'Arfinoé, qu'elle a joué sur un seul ton & avec une monotonie peu faite pour plaire. Si ce rôle n'offre pas des morceaux faillans, il est en général noble; & d'ailleurs la demoiselle Raucourt devrait favoir qu'il n'est point de mauvais rôles dans les mains d'un bon comédien.

Le sieur Fleury a rendu sagement & avec intelligence le rôle d'Attale. On doit des éloges au zèle de ce comédien laborieux, qui fait appercevoir les plus grands progrès au milieu d'un travail qui devrait à peine lui laisser le tems de soigner sa mémoire.

En général, cette tragédie a été mise avec beaucoup de soin. Elle était bien vue le premier jour; & au zèle que tous les acteurs ont montré, l'on a reconnu avec

plaisir une preuve de leur respect pour le grand Conseil, & de leur envie de plaire au public.

*Pièce nouvelle.*

LE mercredi 26 septembre, les comédiens ont donné la première représentation du *Quiproquo*, comédie en un acte & en prose.

L'auteur de cette comédie ne s'est point fait connaître, & continue de garder l'anonyme le plus impénétrable. Nous croyons qu'il eût mieux fait de cacher sa pièce que son nom, qui, de quelque étendue qu'il puisse être, ne fera jamais assez long pour ennuyer les spectateurs; avantage que n'a point eu sa comédie. On dit que, depuis la première représentation, il y a fait beaucoup de retranchemens & de corrections: nous nous proposons de juger par nous-mêmes de l'effet de ces soustractions indispensables, lorsqu'une entorse que s'est donnée la dame Préville le jeudi 4 octobre, est venu interrompre la pièce au milieu de ses succès, & le journaliste de Neuchâtel au milieu de ses réflexions. Nous attendrons que le rétablissement de l'actrice permette de continuer les représentations de cette comédie, pour en porter notre jugement. Il y aurait de l'injustice à vouloir apprécier un ouvrage avant de l'avoir vu comme il doit être, & nous aimons mieux être accusés de lenteur que de précipitation dans nos censures.

LA représentation du *Philosophe sans le savoir*, donnée le jeudi 27 septembre, a offert une nouveauté qui n'a été probablement remarquée que par les personnes qui suivent habituellement ce spectacle. Le rôle de Vanderk fils, que le sieur Molé n'avait pas abandonné depuis la nouveauté de la pièce (1765), a été rempli ce jour-là par le sieur Fleury : un intérêt plus pressant & plus vif, & qu'il y aurait de l'injustice à ne pas pardonner, appellant ailleurs le sieur Molé (a), son double a mieux aimé s'en charger que de faire manquer la représentation. Nous remarquerons en passant, que le sieur Fleury n'est pas moins recommandable par son zèle infatigable que par ses talens distingués, & que l'on ne fait ce qu'on doit le plus admirer en lui, ou de son ardeur à servir le public, ou de la manière dont il le sert.

Jouer le rôle de Vanderk après le sieur Molé, était une entreprise difficile ; le sieur Fleury ne se l'est point dissimulé, & cet obstacle n'a fait que redoubler son émulation, dont le résultat a tourné au profit du public. On fait combien ce rôle en particulier, & la pièce en général, est difficile à bien jouer : c'est un

---

(a) Il était à la comédie italienne, où la dame Raymond sa fille continuait ses débuts par le rôle de Rouxelang. Nous aurons bientôt occasion de parler des succès de cette intéressante actrice, élève des talens & des graces.

composé de **petits mots** qu'il faut **saïfir** avec attention , de pantomimes qui manquent leur effet , si on ne les rend avec intelligence de sentimens , plus sentis qu'énoncés , & qu'il faut laisser en quelque sorte deviner au spectateur.

Le sieur Fleury a saïsi ces nuances avec avantage , il a raisonné le rôle en homme instruit , & l'a joué en comédien exercé dans son art. Le public a devancé nos éloges par ses applaudissemens , & c'est avec une satisfaction bien vraie que nous saïfissons cette occasion pour rendre au sieur Fleury un hommage qui n'est pas moins dû à ses qualités personnelles qu'à ses talens dramatiques , & dans lequel nous pouvons assurer que la condescendance n'a aucune part.

On doit aussi beaucoup d'éloges aux sieurs Préville & Vanhove ; le premier dans le rôle d'Antoine , le second dans celui de Vanderk pere. Il est impossible de faire plus d'effet que le sieur Préville , avec moins d'effort. Il joue Antoine avec une bonhomie , une aisance , un naturel qu'un comédien profond peut seul obtenir , & dont le souvenir restera long-tems parmi les vrais amateurs d'un art où les succès soutenus sont si difficiles & si rares.

Le sieur Vanhove a détaillé Vanderk avec beaucoup de sagesse & d'intelligence. Bien des gens préfèrent cet acteur dans le comique. Il est certain que sa figure convient mieux à cet emploi ; mais nous le croyons fait pour obtenir des succès *mérités* dans les deux genres.

La demoiselle Doligny , dans *Victorine* , sera tous jours sûre d'intéresser & de plaire. Elle joue sans prétention , avec naturel ; & si elle pouvait se défaire de sa malheureuse habitude de porter continuellement la main gauche à sa tête à la fin de chaque couplet marqué , elle n'y laisserait rien à désirer.

Pourquoi le sieur Dugazon joue - t - il le petit rôle de Champagne du même ton que le cocher des carrosses d'Orléans ? C'est que cet acteur cherche toujours à faire rire , & qu'il n'y réussit malheureusement que trop. Il est une partie du public qui ne distingue pas le farceur du comédien , & il paraît que c'est à celle - là que le sieur Dugazon se montre le plus jaloux de plaire.

En voilà assez sur le *Philosophe sans le savoir* ; pièce qui , malgré ses défauts , plaira toujours , parce qu'elle est simple , conduite avec sagesse , & que ce duel , jeté tout à travers d'une noce , est d'un superbe effet dramatique , & ne pouvait avoir été trouvé que par un homme qui connaît bien la marche du théâtre & les moyens d'intéresser.

LE début du frere du sieur Fleury , qui remplifait à Marseille l'emploi de jeunes premiers , va offrir au public de la capitale une nouveauté piquante. On dit que cet acteur se propose de jouer avec son frere ( auquel il ressemble singulièrement par la voix &

par la figure) *Amphitruon* & les *Menechmes* (a); l'illusion sera complete; & s'il joint à cette ressemblance des talens de famille, ce sera un surcroît de plaisir pour les spectateurs, & d'espérance pour les amateurs du théâtre français.

---

ON répète *Olimpie*, tragédie de M. de Voltaire, que les comédiens se disposent à remettre au théâtre. Ils ont reçu dernièrement *le Mariage de Figaro*, suite du *Barbier de Séville*, & apprennent en ce moment *Jeanne de Naples*, tragédie de M. de la Harpe, & *le Camp militaire*, piece en cinq actes, par M. Moline. On voit par ce détail, que nous aurons bientôt à entretenir nos lecteurs de nouveautés intéressantes.

G. D. L. R.

*Piece imprimée.*

*Pyrame & Thisbé*, scene lyrique. Prix 12 sols. A Amsterdam, & se trouve à Paris chez les libraires qui vendent les nouveautés, 1781. Brochure in-8<sup>o</sup> de 16 pages.

---

NOUS allons encore déroger à l'usage où nous sommes de ne point parler des pieces qui n'ont pas été

---

(a) Nous savons que le rôle de Menechme est toujours joué par un comique, & qu'il appartient à cet emploi; mais nous ne voyons pas d'inconvénient à déroger à cette coutume en faveur de la circonstance.

représentées, pour entretenir nos lecteurs de cette petite production dramatique. Elle nous a paru mériter une exception; c'est aux lecteurs à juger si elle en est vraiment digne. Ce que nous pouvons assurer sans crainte d'être soupçonnés de partialité, c'est qu'on a représenté sur le théâtre français bien des ouvrages qui ne valent pas cette scène lyrique.

Tout le monde connaît le *Pygmalion* du célèbre citoyen de Genève. Le succès constant qu'il obtient tous les jours, & l'accueil distingué qu'il reçoit du public chaque fois qu'il paraît sur la scène, a sans doute engagé l'auteur de cette brochure à tenter un ouvrage dans le même genre. Il assure cependant dans sa préface, qu'il est bien loin de chercher à lutter contre un grand homme, & que le desir seul de présenter les gens de lettres sur un genre nouveau, porté dès le premier pas à sa perfection, l'a engagé à publier son ouvrage. Il ajoute : « Si j'ai bien fait, c'est au public à demander qu'un musicien *daigne* l'embellir des charmes de son art. C'est à la comédie à intéresser & piquer la curiosité, à multiplier les nouveautés & les genres de la représenter. » Cela ferait fort bon, si les comédiens avaient réellement ce desir & cette volonté : mais si l'auteur a vraiment envie de voir jouer sa pièce, nous l'engageons à ne pas borner ses démarches à cette seule invitation; & nous osons l'assurer que, dans les circonstances actuelles, il est moins difficile de composer un ouvrage dramatique que de parvenir à le faire représenter.

Après le sujet de Pygmalion, il nous semble que la fable n'en offrait pas de plus heureux pour une scène lyrique que celui de Pyrame & Thisbé; & c'est une preuve de goût & de discernement dans l'auteur d'avoir senti cette vérité. Pyrame, tour-à-tour agité du desir de voir son amante & de la crainte de l'avoir perdue; fortifié dans ses présages funestes par des preuves qui lui semblent irrésistibles, & auxquelles il cede enfin en se donnant la mort; reconnaissant, prêt d'expirer, sa trop fatale erreur: Thisbé qui ne veut point survivre à son amant, se perçant à ses yeux du même poignard, & rendant dans ses bras le dernier soupir: voilà sans doute un sujet fait pour parler à toutes les âmes sensibles. Malheur à celles qui n'entendraient pas ce langage! On doit peu s'occuper de les émouvoir.

Pyrame seul, attendant Thisbé, & prêt à quitter avec elle sa patrie, s'écrie douloureusement: « Patrie que nos cœurs chérissent, mon âme s'embrase à votre nom! Mais il faut vous fuir: la haine & l'injustice nous en font la loi. Pourquoi reprocher à des parens leurs passions? Ils sont pour nous des dieux; nous devons respecter jusqu'à leurs faiblesses, leurs passions: que n'ont-ils celles de l'amour! Ah, s'ils l'eussent connu, ils n'en auraient jamais voulu d'autres. » Cette apostrophe est touchante & bien dans la nature. Il s'inquiète de plus en plus d'un aussi long retardement, & adresse cette prière à l'amour: « Amour,

si jamais je t'ai offensé, si tu veux te venger de Pyrame, accable-moi de tous les maux ensemble; in-vente des tourmens, mais rends-moi Thisbé... Il ne me répond point, il m'abandonne; autrefois je ne le priais pas en vain. Quand Pyrame cherchait son amante, le desir seul guidait ses pas; le chemin qu'il suivait, était toujours celui qui le menait à elle, où il la trouvait à côté du plaisir. »

Sa douleur & son inquiétude augmentent par degrés, & dans le plus grand accablement il s'écrie : « *Je n'en puis plus* ; mon ame a fui loin de moi; elle ne ressent ni crainte, ni tourmens, ni fureur. Cet état est pire que la mort. Dieux, rendez-moi ou mes larmes pour soulager mes peines, ou ma fureur pour les terminer. »

Balotté tour-à-tour entre la crainte & l'espérance, la douleur & l'accablement, le desir de la mort & l'espoir de retrouver son amante, il trouve à terre le voile de Thisbé ensanglanté. « Il est déchiré & plein de sang. O douleur, elle n'est plus ! Affreuse vérité ! . . . Ce n'est point une illusion, elle n'est plus : en vain j'en voudrais douter; il ne serait pas couvert de sang, je ne l'aurais pas attendue jusqu'à ce moment. Dieux cruels, c'est donc ainsi que vous manifestez vos bontés ! »

Dans le délire de sa douleur, il croit entendre la voix de Thisbé qui l'appelle du sein des morts. Il ne balance plus à l'aller rejoindre; & son amour l'emportant sur

l'attachement qui retient tout homme à son existence , il se frappe d'un coup de poignard , & tombe expirant près du mûrier. C'est à cet instant qu'arrive Thisbé : elle tombe évanouie sur son amant. Le voile ensanglanté lui fait connaître la cause de son erreur , & elle ne tarde pas à s'en punir en se frappant du même poignard , contente de rejoindre ce qu'elle aime , heureuse que la mort ne puisse les séparer.

Nous invitons nos lecteurs à recourir à l'ouvrage même. Il est écrit avec cette chaleur de sensibilité qui annonce une ame ardente , & devient le germe d'un talent fait pour être encouragé. L'auteur est jeune ; & s'il ne se rebute pas des obstacles sans nombre dont la carrière du théâtre est aujourd'hui remplie , nous ne doutons pas qu'il ne puisse y obtenir des succès bien faits pour justifier nos éloges. Il prépare une autre scène dans le même genre, intitulée *Ariane*. Nous nous proposons d'en rendre compte , lorsqu'elle sera imprimée.

---

TOUJOURS point de nouveautés à ce théâtre. On y a joué plusieurs fois *Pyrrhus*, dont nous avons annoncé la remise il y a quelques mois. Cette pièce continue de plaire au public ; mais on peut dire qu'elle a plutôt un succès d'estime qu'un succès d'affluence. Le sieur Molé a obtenu les plus grands applaudissemens dans le rôle de *Pyrrhus* , & nous les croyons mérités à  
beaucoup

beaucoup d'égards. Le sieur Vanhove met de l'intérêt & de la sensibilité dans celui de Glaucias, & n'y laisserait peut-être rien à désirer, s'il y apportait plus de noblesse. Nous l'inviterons aussi, de même que le sieur Brizard, à plus soigner sa mémoire. On a donné une représentation de cette pièce, où les rôles n'étaient pas sus; ce qui fait languir l'action, ôte tout l'intérêt, & devient impardonnable, sur-tout pour un ouvrage que l'on a joué il y a quatre mois.

Une indisposition survenue à la dame Vestris l'a forcée enfin de laisser jouer la demoiselle Thénard, & nous nous voyons maintenant en état de porter un jugement sur le talent de cette actrice. Nous l'avons vue successivement dans *Pierre le Cruel*, *Sémiramis*, *Pirrus* & *Zaïre*; mais elle nous paraît bien éloignée de mériter l'espèce d'enthousiasme qu'a excité son début. Si dans quelques-uns de ces rôles elle a laissé appercevoir de l'intelligence & de la sensibilité, on peut lui reprocher une diction tantôt lâche & monotone, tantôt inégale & précipitée, de fréquens éclats dans la voix, un début chantant & rocailleux, des gestes forcés & trop fréquens, & en général point de noblesse. On fait qu'il est au théâtre un heureux abandon que les passions même rendent souvent nécessaire; mais cet abandon doit toujours être noble & senti; & l'on ne doit pas oublier que Mel-

*Octobre 1781.*

F.

promene rejette des ressorts indignes d'elle. Ces petits moyens plaisent quelquefois à la multitude ; mais l'homme de goût les regarde comme un défaut de talent, & comme ne pouvant jamais le remplacer. Nous espérons que la demoiselle Thénard sentira la vérité de ce reproche, & qu'elle fera quelque effort pour s'en corriger : elle nous paraît avoir de l'ame, & c'est un grand point. Mais ce n'est pas tout : l'expérience, l'étude & des conseils judicieux acheveront de lui faire connaître les véritables routes de la perfection, & nous espérons pouvoir changer quelque jour ces reproches en des éloges mérités.

---

On se prépare à donner à la cour *le Roi Léar*, tragédie imitée de Shakespear par M. Ducis. Le nom de l'auteur annonce un ouvrage fait pour intéresser, & il y a lieu de croire que nous en jouirons cet hiver.

G. D. L. R.



---



---

## PIECES FUGITIVES.

---



---

*Lettre d'un sauvage habitant des Alpes à l'Auteur  
du Journal de Neuchâtel.*

**F**RERE, tu critiques les autres, & c'est bien fait; je te critiquerai à mon tour, & ce sera peut-être bien fait aussi. La vérité y gagnera; une discussion sage lui est utile. Or elle a besoin de gagner, car elle perd beaucoup aujourd'hui par la corruption des mœurs, qui éteint la lumière de l'ame.

Tu voudrais sans doute savoir qui je suis; je vais te le dire. Je voudrais aussi te connaître un peu mieux, quoique ton journal me donne une idée assez avantageuse de ton esprit & de ton cœur. Un homme qui ose, comme toi & comme moi, se dire l'organe de la vérité, & parler publiquement aux hommes; devrait premièrement prouver qu'il en est digne. On choisit en Europe avec trop peu de soin les prêtres & les juges; on paraît regarder la religion & la justice comme des choses de peu d'importance: on choisit encore moins soigneusement les lettrés (a); on ne les choisit

---

(a) A la Chine, où l'on connaît tout le prix de l'instruction, ceux que l'on destine à la répandre sont sévèrement examinés. Ce n'est pas assez qu'ils soient savans, il faut qu'ils soient irréprochables.

même pas, si tu en exceptes quelques compagnies de savans ou de beaux - esprits , dans lesquelles on n'est reçu qu'avec de bons titres. Il y a cependant une de ces compagnies ( & elle est d'ailleurs bien composée ) où l'on est admis moyennant quarante révérences par semaine durant quelques années , & un compliment le jour où on a l'honneur d'y prendre séance.

Il faudrait que les prêtres & les juges , élus parmi les vieillards , & en petit nombre , vécutent très-séparés du reste des hommes , chacun avec sa femme ( a ) ; il faudrait que les gens de lettres , en plus grand nombre , mais d'un âge mûr , & ayant encore plus de vertu que d'esprit , fissent aussi dans la société un corps respectable & bien uni , qui ne connût point l'intrigue , qui n'allât point encenser lâchement la folie & la sottise , & même la tyrannie & tous les crimes ; il faudrait encore . . . mais que ne faudrait - il pas !

Je t'ai promis de me faire connaître à toi , me voici. Je suis né en France. L'extrême politesse & l'extrême grossièreté ; l'extrême richesse & l'extrême misère que j'ai toujours vues aux prises ensemble , m'ont dégoûté de la vie civile. Je me suis retiré avec indignation dans un lieu très-enfoncé de la forêt des Ardennes , dans un lieu qui n'a l'air d'appartenir ni à la France ni à l'Autriche , mais à la seule nature. J'y ai vécu

---

( a ) Ce n'est plus l'usage de l'église romaine : mais il renaitra peut-être cet usage antique & vénérable.

fort heureux, car je n'avais ni ambition ni desirs, & je n'avais par conséquent que des jouissances.

Quelques liaisons que la manie d'écrire m'avait fait former dans mon ancienne patrie, m'y attirèrent deux ou trois fois. Je ne pouvais retourner dans ma forêt, sans passer les affreuses barrières du Brabant. J'y voyais une armée de brigands qui, au nom du roi & de nos seigneurs de la ferme, boivent les larmes & le sang d'une multitude d'honnêtes malheureux que l'on oblige à acheter de la main gauche une livre de sel 15 sols, tandis que de la main droite ils pourraient ne la payer que 2 sols.

Ce spectacle m'a si vivement frappé, sur-tout la dernière fois que je l'ai vu alors de plus près, que j'ai exigé de ma femme & de mes enfans qu'ils me suivissent dans les Alpes. Ils se sont rendus sans peine à mon invitation; aucun de nous n'a détourné la tête en chemin.

Si je t'écris quelques lettres, je me flatte que tu ne feras pas comme nos freres du Journal de Paris, à qui j'en écrivis plusieurs il y a deux ans, & qui s'en laisserent bientôt. Un de leurs motifs pour cesser de les publier, fut, je crois, une réponse un peu gaie qu'ils reçurent & qu'ils imprimerent. On s'y moquait le plus agréablement du monde, & de ma bonhomie, & d'une petite *procession* que j'avais décrite, & de ce que je prétendais que, pour être heureux, il fallait se coucher à neuf heures du soir, & de quelques

autres semblables inepties , bien propres à me faire perdre mon crédit en France , mais qui me nuiront beaucoup moins en Suisse.

Ne vas pas croire que celui qui m'a critiqué n'ait parlé que par jalousie , que parce qu'il a vu que j'étais heureux & qu'il ne l'était pas. Non , non : il jouissait d'une félicité très-supérieure à la mienne ; il fréquentait les *grands* ; il était de toutes les fêtes. S'il se couchait à minuit , ce n'était pas qu'il craignît qu'en se couchant plus tôt , les soucis & les remords ne l'empêchassent de s'endormir : c'était sans doute uniquement parce que minuit est l'heure du beau monde.

Frere journaliste , je t'ai trop long-tems parlé de moi : mais il faut que tu me le pardonnes ; je deviens vieux , & à cet âge-là on est babillard par faiblesse. Venons à tes critiques. Je tiens tes deux feuilles juin & juillet derniers.

Il m'arrivera souvent de te bénir , & alors ce ne fera point malgré moi , comme faisait *Balaam* fils de Barak (a). Quand au contraire je te maudirai , ce sera avec peine & très-doucement. Tu prêtes si peu à la malédiction !

J'approuve fort ton goût pour le vestiaire de ton souverain , page 9. Quand tous les potentats de l'Europe auront chacun trois habits (quoique l'habit ne fasse pas le moine) , je suis sûr que l'Europe sera bien gouvernée.

---

( a ) Journal de Neuchatel , juin 1781 , page 15.

Ce grand prince ne permet, à ses favoris même, de lui rien demander que par lettres. C'est là de la plus sublime prudence. A côté de ce trait mettons - en un de sublime justice du roi de Suede. Ses sujets, ses enfans peuvent deux fois la semaine venir lui faire librement des plaintes ; il les écoute, & c'est le moyen de rendre les sujets de plaintes bien rares.

L'homme qui *approfondit radicalement le christianisme*, p. 16, me paraît, comme à toi, un souffleur dans toute l'acception du mot. Cette religion est trop au - dessus des outrages qu'on peut lui faire, soit en la louant, soit en la blâmant, pour qu'ils arrivent jusqu'à elle. (a)

Il est digne de toi de rompre une lance en faveur des romans bien traités & qui ont pour but la réforme des mœurs, p. 20. Je suis encore de ton avis, du moins à peu de chose près. Nous pourrons revenir là-dessus une autre fois.

Oui certes, un grand monarque fait bien de s'amuser de littérature, p. 33, & tu fais bien aussi d'observer que *ce délassement ne coûte rien au peuple*.

Ton roi philosophe dit fort agréablement, qu'en

(a) Tu dis à merveille : mais cette annoce n'est pas de moi. . . Et tu aurais dû le voir : je ne parlerai jamais sur ce ton du christianisme & de tout ce qui peut y avoir un rapport même éloigné. Quant à la théologie, c'est autre chose. . . J'admire trop Homere pour ne pas mépriser un peu ses commentateurs. Or les théologiens sont à l'Evangile ce que les commentateurs sont au poëte. *Note du Journaliste.*

*Allemagne Melpomene n'a été couronnée que par des amans bourrus.* Je n'en suis pas trop fâché, c'est une héroïne par fois un peu pédante & de très-difficile accès; d'ailleurs je n'aime pas ses grands mots, ses sentimens exagérés. *Thalie* me plairait davantage, s'il ne lui arrivait souvent, au lieu de nous corriger en nous faisant rire, de ne nous faire rire que pour mieux nous corrompre.

Il faut être bien modeste, & en même tems bien capable de faire un livre, pour dire, p. 42, « qu'un journal doit être écrit d'un style de conversation; que c'est à peine un livre, &c. » Va, mon frere, quoique je ne sois d'aucune académie, je te donnerai, quand tu voudras, un brevet d'auteur, & je garantis que le public, ton juge & le mien, le ratifiera.

Des travaux & des plaisirs en commun, *numerosaque laborum*, p. 48: voilà un grand moyen de bonheur que tu nous présentes. Il y a long-tems que je le cite aux sourdes oreilles de notre siecle; j'y reviendrai, & je me ferai entendre.

*Réflexions sur la littérature*, p. 56. Elles ne sont pas de toi; & quand elles en seraient, je les critique-rais tout aussi franchement que je vais faire.

« Je ne m'en défends pas, dit le jeune auteur (il voudrait se faire passer pour vieux, que sa chaleur le trahit) je ne m'en défends pas, je me livre à la littérature avec enthousiasme. » Eh bien, mon fils, tu as tort; il faut seulement s'y livrer avec plaisir,

à moins d'un ascendant irrésistible, qui est très-rare.

Le jeune homme reproche aux littérateurs modernes d'avoir, par la prostitution de leurs talens, déshonoré la littérature, & il a raison. Cela vient, en France sur-tout, de ce que chacun veut briller à Paris. On pourrait dire à ces gens - là :

Soyez plutôt maçons, si c'est votre métier.

Demeurez dans votre province, dans votre famille ; épousez une bonne & honnête femme, & vivez comme nos bons aïeux.

Charles IX, p. 63, aurait prononcé un affreux blasphème, s'il avait dit sérieusement que l'art de rendre heureux ou malheureux vingt millions d'hommes est d'une beaucoup moindre importance que celui d'arranger des mots.

L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner, doit être à plus haut prix que celui de régner.

Au reste, ce blasphème ne ferait pas étonnant dans la bouche du prince faible, cruel & détestable, qui a ordonné la Saint - Barthélemi.

De ton (a) *quart d'heure de rêverie*, p. 78, j'en retrancherais volontiers sept minutes. Je n'aime pas à te voir peindre le monde tel qu'il est. Je le regarde en cet état comme un objet d'horreur, qui sera bientôt remplacé par un spectacle plus doux. Laissons - le

---

(a). Il n'est pas de moi.

retomber dans le néant, ou si tu veux en conserver quelques traits, qu'ils soient en petit nombre, & seulement pour faire sentir un jour à nos enfans combien ils sont heureux d'être nés plus tard que nous.

Les cordons rouges ou bleus des Illinois & des Iroquois, comparés aux nôtres, & le mot qui termine ta phrase, m'ont fait plaisir.

La fille prostituée & le comédien ( lorsqu'il n'est qu'un vil histrion ) ce sont là des animaux très-immondes. Le chien au contraire, du moins celui qu'un méchant homme ne rend pas aussi méchant que lui, est une bonne créature qui mérite bien de baiser son maître, p. 82.

Tu commences ta feuille de juillet par annoncer les œuvres de Jean-Jaque Rousseau : *ab Jove principium*. Tes observations me paraissent fort sages. J'en ai une à te proposer sur les quatre *Lettres à Sana*. Pourquoi ferait-ce, dis-tu, un personnage ridicule que celui ? . . . Je vais finir ta phrase, moins bien que tu n'aurais fait, mais, je crois, dans le même sens. Pourquoi ferait-ce un personnage ridicule que celui d'un homme qui, n'ayant eu jusqu'à cinquante ans que des passions tranquilles & honnêtes, seroit encore amoureux à cinquante ans & oseroit le dire ( avec peu d'espoir de retour ) à une jeune innocente qu'il ne veut ni tromper ni séduire ? Pourquoi, si elle est jeune & innocente ( ces deux qualités sont essentielles au bonheur de son vieil amant ) pourquoi ne se-

rait-elle pas touchée de sa tendresse ? Pourquoi n'y répondrait-elle pas ? (Je suppose toujours qu'elle n'a aimé personne avant lui.) Il me semble que douter de cette vérité, ce serait calomnier la nature. Elle donne aux jeunes filles un cœur si aimant, si facile à gagner, quand un autre cœur, quel qu'il puisse être, vient se livrer à elles d'un air de bonne foi !

Tu pourrais avec la *sainte colere de la vertu*, le vieillard aussi méprisable que dégoûtant, qui déshonore son âge par l'indécence de ses discours, p. 8.

Ah, mon ami ! quel tableau que celui de Paris, dont tu vas nous entretenir ! P. 23.

Et moi aussi j'ai fait, non pas un tableau de Paris, mais une prédiction de quelques nouveaux malheurs dont il est menacé ; malheurs qui finiront peut-être par produire un grand bien, la dépopulation de cette immense capitale, & le rétablissement des mœurs en France.

J'ai donné pour texte à mon discours prophétique un quatrain d'un style un peu barbare & digne de *Nostradamus* ; il est de ma composition. Tu verras tout cela bientôt. Parlons de quelque chose qui vaut mieux.

On reconnaît dans le *Tableau de Paris* l'homme de l'An 2440. Il a acquis du nerf ; son indignation est plus éloquente que jamais ; il mérite l'application que tu lui fais de ce mot :

*Multa serunt anni venientes commoda secum.*

- Au reste, cet ouvrage & celui que j'ai entrepris, & beaucoup d'autres ne feront utiles qu'en ce qu'ils guériront quelques honnêtes jeunes gens de province de la manie de venir se perdre à Paris, & je conviens que c'est déjà beaucoup. Mais ces mêmes ouvrages ne produiront aucun effet sur les habitans de cette malheureuse ville. Les uns ont l'ame gangrenée, il n'y a plus de remede; les autres sont emportés par le tourbillon; ils ont, ou des affaires, ou des plaisirs plus fatigans que les affaires même; ils n'ont le loisir ni de rien voir, ni de rien entendre.

Je t'en prie, mon frere, ne conseille plus à un hermite de lire le *Tableau de Paris*. Pourquoi veux-tu affliger son cœur tranquille & pur, en faisant passer sous ses yeux le plus horrible de tous les spectacles? P. 25

L'auteur du *Tableau* regarde la religion chrétienne comme détruite à Paris: il n'en reste, selon lui, que le nom.

. . . . *Stat magni nominis umbra*. P. 46.

« Que deviendra, dis-tu, ce faible reste? Ces étincelles éparées s'éteindront-elles enfin dans la cendre refroidie? ou rallumeront-elles un jour cette flamme de religion, qui autrefois embrasa la terre? »

Prudemment on doit te faire deux réponses. Les étincelles sont encore bien chaudes, elles ne s'éteindront pas si-tôt; mais enfin elles s'éteindront peut-être, du moins si les efforts humains peuvent les éteindre.

car ils n'y font pas épargnés. . . Qu'arrivera-t-il dans l'une ou l'autre supposition ? Si elles s'éteignent , les crimes & les malheurs , dont elles doivent brûler les racines empoisonnées , ne tarderont pas à couvrir la terre. Nous commençons déjà à nous en appercevoir ; nous éprouvons déjà une funeste léthargie qui nous rend spectateurs tranquilles de leurs progrès. Nos mœurs corrompues nous les appellons des mœurs douces. Les défauts , les vices , l'oubli de tous les devoirs , nous faisons semblant de les regarder comme de simples faiblesses dans les autres , pour qu'ils nous traitent à leur tour avec la même bonté ; & c'est ce que nous appellons *tolérance philosophique*. L'égoïsme devient tel qu'il n'y a plus personne

Qui veuille vivre pour autrui ,

& personne cependant qui ne sente que cela est nécessaire ,

Afin qu'on vive aussi pour lui. P. 16.

On croit se tirer d'embarras , en mettant à la place de la politesse du cœur , c'est-à-dire , de la justice & de la bienfaisance , le masque de la politesse des manières , qui ne trompe pas même les moins clair-voyans ; de sorte que cette infame & mal-adroite supercherie n'étant plus bonne à rien , il ne restera bientôt plus d'autre parti à prendre que celui d'une guerre ouverte entre tous les hommes. . . Voilà ce qui arrivera si le

christianisme s'éteint ; voici ce que l'on peut espérer s'il se rallume.

Il ne sera plus , comme autrefois , ni persécuté ni persécuteur. La grossière superstition & les opinions ridicules ont fui , comme d'épais nuages , à l'approche des sciences & des lettres. C'est un service essentiel que la philosophie a rendu à la société ; elle mérite à cet égard beaucoup de reconnaissance. Elle mériterait des autels , & on la confondrait avec la religion même , si , au lieu de vouloir la détruire , elle l'avait réformée de nouveau.

La tolérance de la foi ( *a* ) bien établie , une sincère fraternité , une juste horreur du luxe & de tous les fléaux qu'il entraîne , s'élevant sur les débris de l'égoïsme , source du luxe & de la dépravation , la paix & le bonheur reparaissent sur la terre , & on peut les y fixer. . . Tu le verras dans un ouvrage dont je m'occupe sérieusement , & que je ferai imprimer. Il est

( *a* ) La tolérance raisonnable sur les articles de foi consiste à laisser à chacun la liberté de penser , pourvu qu'il n'affiche ni l'athéisme ni le matérialisme qui détruisent tout ordre & toute société. La tolérance en morale laisse à chacun la liberté de ses actions , pourvu qu'il ne soit ni égoïste ou personnel , c'est-à-dire ennemi du genre humain , ( & en dernière analyse le sien propre ) ni violateur des loix établies pour le repos de la société. Voilà , sur la croyance & sur la conduite , quelle est la vraie tolérance chrétienne. La tolérance philosophique , celle au moins que quelques adeptes voudraient établir , permet de ne rien croire , de dire qu'on ne croit rien , & de tout faire.

triste que des vérités aussi frappantes aient besoin de preuves. . . Ce n'est pas, au reste, à l'esprit qu'il faut les prouver, il les apperçoit aisément, mais c'est au cœur enivré de passions.

Le *Recueil de pieces intéressantes* ( qui me le paraissent assez ), p. 49, *les Fragmens sur le lac Léman* ( que j'aime beaucoup plus ) p. 67, la fuite de la lettre sur *les Troubles de Geneve*, p. 77, & *les Réflexions philosophiques sur le plaisir*, p. 90, tout cela te menace encore de mon bavardage ; mais je t'en fais grâce pour aujourd'hui. L'ennui que doit te causer cette longue épître, commence à me gagner moi-même. Adieu, mon frere, je t'embrasse très-cordialement. (a)

( a ) Et moi, frere, je te remercie de ta lettre. . . Quoi, tu aurais donc aussi la bonhomie d'être chrétien ! . . . Mon pauvre frere ! ils vont te croire hypocrite ou imbécille. Mais un quaker s'en soucie peu. . . Au reste, écoute ! Ce n'est pas le tutoiement qui fait le quaker : j'attendais de toi des critiques, & tu me donnes des éloges : qu'en ai-je à faire ? . . . Crois-moi, laissons ce ton aux auteurs de Paris : la vapeur de l'encens entête. Je n'en mets guere qu'un petit grain dans mes extraits, quand je sens qu'il faut adoucir l'amertume de la critique ; & avec toute ma transparente politesse, je me crois plus quaker que toi. . . Ne m'écris donc plus pour me louer. Quand j'ai raison, je le fais : en me le disant, tu ne m'apprends rien. Quand j'ai tort, je l'ignore : dis le-moi, & tu m'instruiras. . . On me l'avait bien dit, que ces quakers n'étaient que d'adroits flatteurs !

*Le Journaliste.*



## T A B L E.

|  |        |
|--|--------|
| <i>Les Contemporaines, &amp;c.</i>   | page 3 |
| <i>L'Aveugle par amour, &amp;c.</i>  | 22     |
| <i>Shakespeare, &amp;c.</i>  | 33     |
| <i>Histoire des découvertes faites par divers savans voyageurs dans plusieurs contrées de la Russie &amp; de la Perse, &amp;c.</i> | 47     |
| <i>Oeuvres d'Etienne Falconet, statuaire, &amp;c.</i>  | 60     |

## T H É A T R E S. 65

## P I E C E S F U G I T I V E S.

|   |    |
|---|----|
| <i>Lettre d'un sauvage habitant des Alpes à l'Auteur du Journal de Neuchatel.</i> | 83 |
|---|----|

---



---

# N O U V E L L E S

## P O L I T I Q U E S .

---



---

### R U S S I E .

**P**ETERSBOURG. LL. AA. SS. s'étant déterminées à faire inoculer les deux jeunes grands - ducs Alexandre & Constantin, cette opération a été faite heureusement, & l'on a lieu de se promettre leur prompt rétablissement ; on écrit de cette capitale qu'ils se trouvaient le 11 septembre aussi bien que leur état pouvait le permettre, & que l'on espérait les voir absolument hors de danger quelques jours après.

Le départ de LL. AA. SS. pour l'Allemagne & l'Italie devait être fixé au 27 ou 28 dudit mois, & leur suite composée de quatre - vingt personnes. Le ministre de l'empereur a, dit - on, expédié un courrier pour donner avis de l'époque de leur départ & du tems où elles pourront arriver dans cette capitale.

### T U R Q U I E .

*Constantinople.* M. de Bulgakow, nouveau ministre de l'impératrice de Russie, est arrivé de Cherson sur une frégate de sa nation qui escortait deux baquebots, & a paru ici avec une suite nombreuse. Cette entrée avait déjà eu lieu au commencement du mois d'ôût, & peu après ce nouveau résident fit annoncer son arrivée au grand - visir par son premier interprete,  
*Octobre 1781.* G

ensuite avec les cérémonies d'usage par son premier secrétaire. Le 11, la Porte lui envoya son dragoman pour le complimenter. Il paraît que cette cour ne s'oppose plus au libre passage des vaisseaux Russes. Mais l'affaire des consuls Russes en Moldavie & Valachie n'est point encore terminée.

Cinq navires impériaux, munis de firmans de Sa Hautesse, ayant été enlevés par des corsaires Algériens, l'internonce de la cour de Vienne les réclame, ou si la chose est impossible, il demande une indemnisation équivalente. Il a représenté que ces navires marchands, portant pavillon impérial, avaient été chargés, sur la foi des firmans du grand-seigneur; qu'ainsi la dignité de la Porte Ottomane se trouve intéressée à leur restitution, puisque les corsaires qui les ont enlevés se trouvent sujets de l'Empire Ottoman. Mais le reis-effendi a répondu que la Porte était très-disposée à employer tous les moyens qui dépendent d'elle pour porter la régence d'Alger à écouter favorablement cette demande, mais qu'elle croyait cependant qu'on ne pouvait exiger d'elle d'user dans cette circonstance d'un ton d'autorité & de rigueur contre les Algériens, parce que les tems sont trop changés pour s'en promettre un heureux succès. En conséquence on est convenu de dépêcher d'ici un chambellan de Sa Hautesse à bord d'une caravelle, à Alger, pour réclamer ces prises au nom du grand-seigneur. Le capitain pacha est d'ailleurs chargé d'appuyer ces réclamations par des lettres écrites au dey. Mais il paraît que si cette république ne se croit pas obligée à cette restitution, la Porte ne se croit pas non plus obligée d'en payer elle-même l'indemnisation aux sujets Autrichiens.

*Hambourg.* La neutralité armée, formée d'abord par les puissances maritimes qui avaient le plus grand intérêt à la liberté de la navigation, paraît acquérir journellement de nouvelles forces; les puissances que la position de leurs états n'ont pas mises dans le cas de devenir puissantes sur mer, ou qui n'y ont pas songé jusqu'ici, quoiqu'elles soient très-respectables sur terre, ont cependant senti l'importance d'assurer aussi à leur commerce la sûreté & la protection dont il avait besoin, & s'empressent en conséquence d'entrer dans la grande confédération du Nord pour cet objet. Nous avons déjà annoncé l'accession du roi de Prusse, & l'on assure que celle de l'empereur ne tardera pas; elle est déjà en négociation, & bientôt cette affaire sera terminée.

Le roi de Prusse vient de permettre aux catholiques romains du comté de la Marck le libre exercice de leur religion, & l'on va bâtir une église destinée à ce culte à Hottingue.

Il y a déjà quelque tems que les papiers publics annoncerent que la cour de Berlin avait résolu d'entretenir une correspondance directe avec celle de Madrid, & que dans cette vue on était convenu qu'il y aurait un ministre de Berlin à Madrid, & réciproquement un de Madrid à Berlin. Ce projet paraît se réaliser aujourd'hui, & l'on désigne déjà le comte de Nostitz, ambassadeur du roi de Prusse en Suede, pour aller occuper le même poste à la cour d'Espagne.

Cet arrangement est pour l'encouragement & la facilité du commerce des deux nations. Aussi dit-on que le nouvel ambassadeur Prussien sera chargé de travailler à l'établissement d'une compagnie royale

Prussienne de commerce , sous la protection de S. M. C. pour l'exportation des toiles de Silésie , non par des navires Hambourgeois ou Hollandais , comme ci-devant , mais par des navires Prussiens , dans toute l'étendue de l'Espagne , ainsi que pour l'importation des laines de ce royaume , dont les manufactures de draps étrangers en Silésie ou dans les autres parties des états du roi de Prusse pourront avoir besoin.

On va établir , par ordre du roi , à Friderichsthal , village près d'Orengembourg , une fabrique dépendante de celle de l'horlogerie de Berlin , qui n'est que pour l'assemblage , pour la construction de toutes les parties d'une montre. Les ouvriers en seront tirés de Geneve. Ils auront chacun une maison , avec verger , jardin potager & prairie pour la nourriture de quelques bestiaux ; on leur avancera , en y entrant , une certaine somme d'argent. Le roi donne soixante mille rixdallers , pour la construction de cette colonie d'horlogers agricoles.

*Vienne.* On prépare tout dans cette capitale pour la réception du grand-duc & de la grande-duchesse de Russie. Le comte de Rotemberg , grand-chambellan , a remis aux couriers de la cour la liste de la suite de LL. AA. SS. en leur enjoignant de faire préparer des quartiers pour les recevoir. L'ambassadeur de Russie ira au-devant d'elles jusqu'à Olmutz. Toutes les villes par lesquelles elles passeront seront garnies de troupes pour leur faire honneur , & on leur donnera à Olmutz & à Brinn des fêtes brillantes.

Le système de l'empereur , relativement aux affaires ecclésiastiques , se développe journellement avec énergie. Il a paru le 10 septembre une ordonnance portant défense expresse aux sujets de la domination Autrichienne de s'adresser à la cour de Rome pour

en obtenir des dispenses en matière de mariages ; S. M. voulant que l'on s'adresse à l'évêque ou archevêque du diocèse dans lequel ceux qui se trouveront dans le cas de solliciter de pareilles faveurs , seront établis ; sous peine , en cas de contravention , de nullité de la dispense obtenue.

## E S P A G N E.

*Madrid.* Le siège de Gibraltar & celui du fort Saint-Philippe dans l'isle de Minorque fixent actuellement l'attention de toute la nation. Quant au premier , l'on n'a rien d'important à rapporter ; mais il paraît que la cour ne s'est déterminée à l'expédition de Minorque que parce que cette isle était le repaire d'une foule de corsaires qui troublaient la navigation de la Méditerranée. Les premiers succès du duc de Crillon dans cette isle donnent les plus flatteuses espérances de la voir rentrer sous la domination espagnole. Il ne lui reste qu'à s'emparer du fort Saint-Philippe , défendu par le général Murray. On prétend que cette place ne pourra tenir long-tems , parce qu'elle n'est pas aussi bien approvisionnée que les circonstances actuelles sembleraient l'exiger : d'ailleurs , sa garnison n'est que d'environ quinze cents hommes ; outre cinq cents matelots qui montaient trois frégates enlevées par les Espagnols sous les glaces de la place. Ces forces sont trop faibles pour la défense de tous les ouvrages ; & si par leur assiduité à occuper tous les postes qu'il faudrait défendre , elles cherchaient à suppléer au nombre qui leur manque , dans peu les fatigues les rendront incapables de continuer.

Le général Murray a fait sortir du fort toutes les bouches inutiles , & a détruit dans les environs tous

les édifices dont les habitans auraient pu tirer quelques avantages. Plusieurs femmes ont évacué cette place , & M. le duc de Crillon les a reçues avec toute la politesse imaginable , leur accordant même une garde pour les garantir de la crainte qui les agitaient , & cela avant d'avoir reçu des lettres du général Murray qui les lui a recommandées.

## P O R T U G A L.

*Lisbonne.* La sentence décisive de l'ex-ministre marquis de Pombal , prononcée le 16 août , fait ici la plus grande sensation. S. M. y déclare qu'il a été atteint & convaincu , par de nombreux témoins & par ses propres réponses , de délits très-graves ; qu'elle veut bien lui faire grace des peines corporelles ; mais qu'elle autorise tous ceux à qui il a fait tort , à réclamer leurs droits devant le juge compétent , & que jusqu'à nouvel ordre elle lui enjoint de se tenir toujours à vingt lieues de distance de la cour. Le comte d'Oeyras son fils , chambellan du roi , se rendit à la cour dès le lendemain du jour où la reine avait prononcé le jugement dont nous venons de parler ; il eut l'honneur de baiser la main de S. M. & de la remercier de la clémence qui l'avait portée à faire grace de la vie à son pere , attaqué d'une paralysie qui fait désespérer de sa vie.

## A N G L E T E R R E.

*Londres.* Les nouvelles d'Amérique représentent la situation du lord Cornwallis dans la Caroline , comme fort embarrassante. Une gazette extraordinaire de la cour , qui parut le 15 de ce mois , parle d'une action qui a eu lieu le 5 septembre entre l'amiral Hood ,

commandant d'une escadre de dix-neuf vaisseaux anglais d'une part, & vingt-quatre vaisseaux français d'autre part. Elle paraît être dans le goût des précédentes : l'amiral dit que sept vaisseaux britanniques, composant son escadre, n'ont eu aucune part à l'action, parce que les Français se sont retirés lorsqu'ils s'approchaient. On est resté cinq à six jours en présence sans renouveler le combat ; mais les Français sont restés en possession de la baie de Chésapeack. La liste des morts monte à quatre-vingt-dix & celle des blessés à deux cents quarante-six. Le vaisseau le *Terrible* se trouve si fort endommagé, qu'on s'est déterminé à le brûler après en avoir retiré tous les équipages, canons, &c. Le reste de la flotte s'est rendue à New-York pour se réparer.

Une lettre du 14 octobre annonce que la grande flotte des Indes est arrivée à Plymouth, composée de douze vaisseaux de la Chine, deux de Madras, trois de la côte de Bengale, un de Bencoolen chargé de poivre, en tout dix-huit, sous le convoi d'un vaisseau de soixante-quatre canons & d'une frégate.

Des dépêches de Johnstone annoncent qu'il revient en Angleterre sur son vaisseau le *Romney*, pour y convoyer un vaisseau richement chargé, qui allait à Ceylan, un venant de Bengale, & trois de la Chine ; un fixieme a été brûlé par les Hollandais eux-mêmes. Ce commodore n'a rien pu entreprendre au cap, parce que M. de Suffrein l'y avait devancé. En conséquence le reste de la flotte & les troupes ont continué leur route pour Madras.

## F R A N C E.

*Paris.* La nouvelle du combat entre M. de Grasse & l'aniral anglais Hood, sur les bords de la Chésa-

peack , est arrivée en France par le navire la Princesse Noire , à bord de laquelle se trouvaient une trentaine d'Anglais , lesquels s'étaient rendus maîtres de ce bâtiment qui avait été obligé de se soumettre à la frégate britannique la Médée ; enforte que ce navire devait être conduit en Angleterre. Mais les Anglais qui le montaient , ayant trouvé du vin de Bordeaux , en ont pris outre mesure ; ce qui a procuré aux Français qui étaient à fond de cale , l'occasion de se rendre de nouveau maîtres du navire , & de faire descendre les Anglais à la place qu'ils avaient occupée jusqu'alors eux-mêmes. Ils sont ensuite arrivés heureusement à Morlaix. Ces prisonniers ont rapporté que les Anglais , après l'action du 5 septembre , se sont trouvés avoir deux vaisseaux de moins , & que le vaisseau le Terrible ayant été obligé de se faire échouer , les Anglais eux-mêmes y avaient mis le feu , de crainte qu'il ne tombât entre les mains des Français.

*Versailles* , du 22 courant. La reine ayant ressenti des douleurs dans la matinée de ce jour , on a sur-le-champ averti tous ceux qui devaient être présens à l'accouchement ; & entre midi & une heure S. M. a mis au monde un prince dont la santé donne la plus grande espérance. La reine se trouve aussi bien que son état peut le permettre. Monseigneur le Dauphin fut baptisé le même jour , & nommé *Louis-Joseph - Xavier - François*. Peu après il a été décoré des ordres du roi.